

La perle

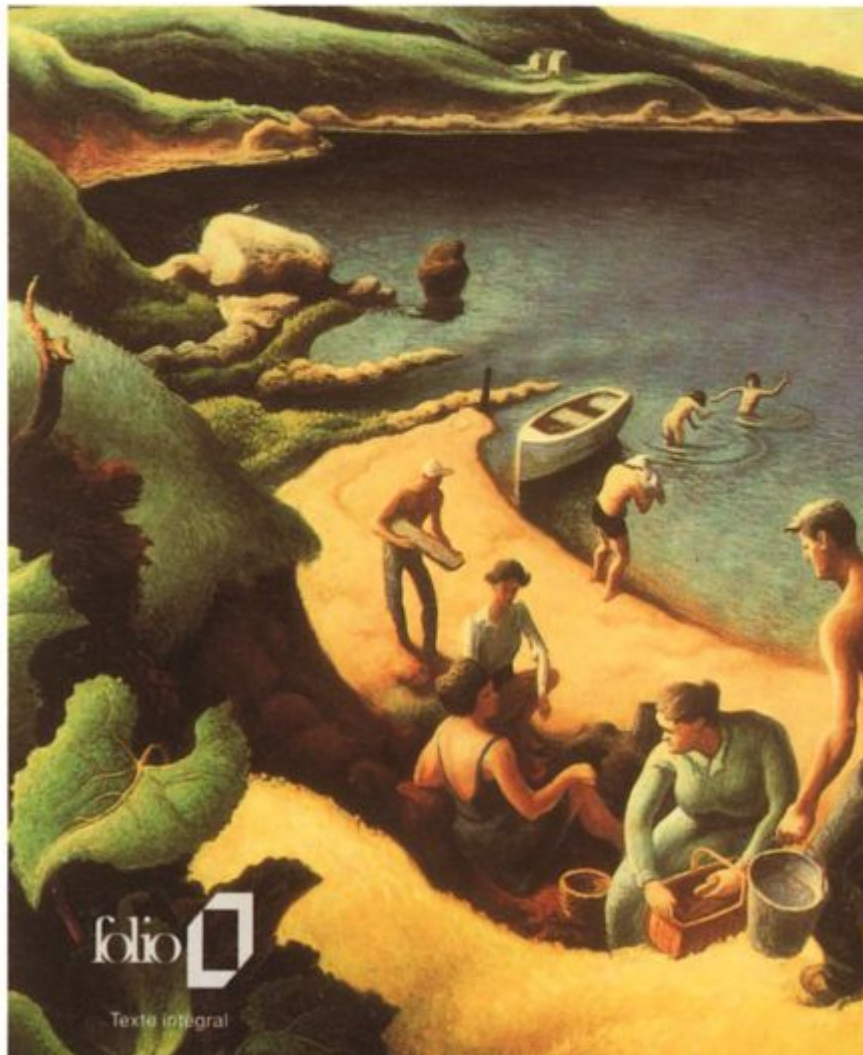
Steinbeck, John

1945-06-25T09:22:14+00:00

Table des matières

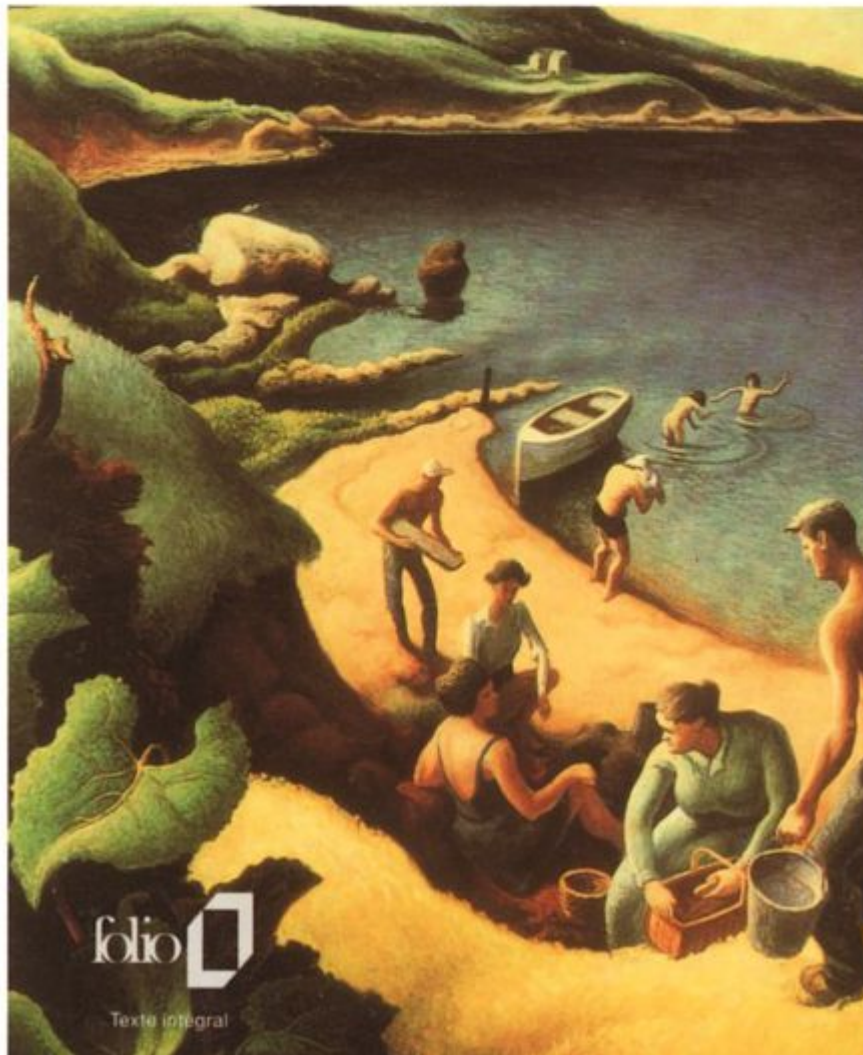
I	5
II	8
III	10
IV	13
V	17
VI	20
VII	25
VIII	28
IX	32
X	37

John Steinbeck
La perle



John Steinbeck

La perle



John Steinbeck

La perle

*Traduit de l'anglais
par Renée Vavasseur
et Marcel Duhamel*

Gallimard

Titre original :
THE PEARL

© John Steinbeck, 1945.

© Éditions Gallimard, 1950, pour la traduction française.

Le jour où Kino l'Indien pêche la Perle du Monde, « parfaite comme une lune », les forces du mal se déchaînent autour de lui. La cupidité et l'envie l'obligent à se battre et à tuer ; sa hutte brûle, sa pirogue est défoncée. Kino qui, chaque matin, s'enchantait des mirages familiers de la terre et de l'eau, doit fuir au désert avec Juana. Leur bébé meurt bien avant qu'ils aient atteint la ville inconnue. La perle fabuleuse n'aura été pour eux qu'une brève rêverie et un atroce cauchemar. On ne dérange pas si facilement l'ordre du monde. Un personnage sinistre veille d'ailleurs à ce qu'il soit respecté : l'Acheteur de perles, unique et multiple, menteur, impitoyable.

Aspirer à un destin autre que celui pour lequel on semble avoir été créé, est-ce le péché? La résignation vaut-elle mieux que la révolte? Les questions se pressent entre les lignes de ce petit livre. Kino est bien le tiers monde, l'analphabète et le pauvre, si pauvre qu'il ne saurait retenir entre ses mains aucune richesse. Mais n'est-il pas tout homme à la recherche de l'impossible? L'auteur nous a prévenus dès la première page : « Si cette histoire est une parabole, peut-être... chacun y découvrira-t-il le sens de sa propre vie. »

John Steinbeck est né à Salinas, en Californie, en 1902. D'origine allemande et irlandaise, il a grandi dans une famille typiquement américaine, laborieuse et provinciale : son père était fonctionnaire et sa mère institutrice. Après ses études secondaires, il fait les métiers les plus divers pour payer ses études à l'Université de Sandford. Il passe quelques mois à New York comme reporter, mais souffre de l'atmosphère de la ville et retourne en Californie. Il trouve un emploi de gardien d'une maison isolée dans les montagnes près du lac Tahoe. Dans le calme de l'hiver il écrit *La Coupe d'or* qui est publié en 1929. Encouragé, il décide de se consacrer à la littérature. En 1935 paraît *Tortilla Fiat*, en 1937 *Des souris et des hommes*. *Les Raisins de la colère*, en 1939, est considéré comme le plus grand roman décrivant la crise sociale qui sévissait à l'époque. Ces romans s'adaptent merveilleusement au cinéma, ce qui apporte à Steinbeck un surcroît de célébrité.

Le Prix Nobel couronne son œuvre en 1962.

Il meurt en 1968.

« Dans la ville, on raconte l'histoire d'une grosse perle – comment elle fut trouvée, puis perdue à nouveau ; l'histoire de Kino, le pêcheur, de sa femme Juana et de leur bébé Coyotito. Et comme l'histoire a été si souvent racontée, elle est enracinée dans la mémoire de tous. Mais, tels les vieux contes qui demeurent dans le cœur des hommes, on n'y trouve plus que le bon et le mauvais, le noir et le blanc, la grâce et le maléfice – sans aucune nuance intermédiaire.

« Si cette histoire est une parabole, peut-être chacun en tirera-t-il sa propre morale et y découvrira-t-il le sens de sa propre vie. Quoi qu'il en soit, on raconte dans la ville que... »

I

Kino s'était éveillé à la pointe de l'aube. Les étoiles scintillaient encore et le jour ne s'annonçait que par une faible lueur délavée sur l'horizon, à l'est. Les coqs chantaient depuis quelques instants et les cochons matineux avaient déjà entrepris leurs incessants fossoyages dans les buissons et les taillis, à la recherche d'une nourriture oubliée de la veille. Dans le fourré de figuiers d'Inde, devant la hutte, une nichée d'oisillons gazouillaient et agitaient leurs petites ailes.

Kino ouvrit les yeux et fixa tout d'abord le carré lumineux que dessinait la porte, puis la caisse suspendue où dormait Coyotito. Et, finalement, il tourna la tête vers sa femme, Juana, étendue sur la natte à son côté, le nez et les seins dissimulés sous un pan du châle bleu qui lui drapait les reins. Les yeux de Juana étaient ouverts. Kino n'avait pas souvenir d'avoir jamais surpris sa femme les yeux clos, à son réveil. Ses prunelles sombres luisaient comme de petites étoiles et, comme chaque matin, elle le regardait.

Kino entendait le murmure des courtes vagues sur la grève. Il aimait ce bruit... il ferma les yeux pour mieux en entendre la musique. Peut-être était-il le seul à faire cela, ou bien peut-être tous les siens l'avaient-ils fait. Autrefois, les ancêtres de Kino avaient été grands inventeurs de chansons ; tout ce qu'ils voyaient, pensaient, faisaient ou entendaient devenait un chant. Il y avait de cela très,

très longtemps. Les chansons avaient survécu ; Kino les connaissait mais aucune chanson nouvelle ne s'y était ajoutée. Cela ne voulait pas dire qu'il n'y avait plus de chants intimes. En ce moment même, une chanson trottait dans la tête de Kino, une chanson claire et tendre – et s'il avait été capable de l'exprimer, il l'aurait appelée la « Chanson de la Famille ».

La couverture était remontée jusqu'à son nez pour le défendre de l'air humide du matin. Un léger bruissement à son côté appela son regard. C'était Juana qui, presque silencieusement, se levait. Sur ses durs pieds nus, elle se dirigea vers la caisse suspendue où dormait Coyotito et, se penchant, murmura un petit mot réconfortant. Coyotito ouvrit les yeux un instant, puis les referma et se rendormit.

Juana vint vers le foyer, découvrit un tison et souffla dessus pour le ranimer tout en cassant des brindilles sur les braises.

À ce moment, Kino se leva à son tour et s'enveloppa la tête, le nez et les épaules dans sa couverture. Puis, après avoir glissé les pieds dans ses sandales, il sortit de la pièce pour contempler l'aurore.

Dehors, il s'accroupit devant la porte et drapa les extrémités de la couverture autour de ses genoux. Haut dans le ciel, au-dessus du Golfe, il vit les lambeaux de nuages se colorer. Une chèvre s'approcha, le renifla et le dévisagea de ses yeux jaunes et froids. Dans son dos, le feu allumé par Juana s'embrasa soudain, illuminant le cadre de la porte d'une lueur vacillante et dardant ses éclairs à travers les branchages de la hutte. Attiré par la flamme, un papillon de nuit attardé s'engouffra dans la maison. Et derrière lui, le Chant de la Famille s'éleva soudain et le rythme de ce chant familial était scandé par la pierre meulière avec laquelle Juana broyait le maïs des galettes matinales.

Maintenant, le jour s'installait rapidement : une lueur blafarde, un rougeoiement, une clarté et, tout d'un coup, une explosion de feu, au moment où le soleil surgit du fond du Golfe. Kino baissa les paupières pour éviter d'être aveuglé. Il entendait grésiller les galettes de maïs dans la maison et sentait leur odeur appétissante qui montait du gril. Autour de lui, les fourmis s'activaient – les grosses noires au corps luisant et les toutes petites, grisâtres et agiles. Kino les observait avec l'indifférence d'un dieu, pendant que l'une d'elles, poussiéreuse et affolée, tentait frénétiquement de s'arracher au piège d'un précipice sablonneux creusé pour elle par un fourmilion. Un chien étique s'avança timidement et, sur un appel doucement murmuré par Kino, s'en vint se pelotonner à ses pieds, la queue soigneusement repliée sur ses pattes et le museau délicatement posé sur le tout. Il était noir, avec des taches dorées à la place des sourcils. C'était un matin comme tous les autres et cependant délectable entre tous.

Kino entendit le grincement de la corde lorsque Juana sortit Coyotito de sa caisse pour le laver et le suspendre ensuite contre son sein dans son châle arrangé en hamac. Kino suivait tous ces gestes sans même les voir. Juana chantait à voix basse une vieille chanson sur trois notes, rajeunie à chaque reprise par un rythme modifié. Et cela aussi participait du Chant de la Famille. Tout y prenait part. Et la chanson s'élevait parfois en un accord déchirant qui serrait la gorge et qui disait : « Ici est la sécurité, ici est la chaleur, ici est le *Tout*. »

De l'autre côté de la haie d'épines s'élevaient d'autres huttes qui dégageaient aussi de la fumée et des bruits de déjeuners matinaux, mais c'étaient là d'autres chants, leurs cochons étaient d'autres cochons, leurs femmes n'étaient pas Juana. Kino était jeune et fort et ses cheveux noirs retombaient sur son front hâlé. Son regard était à la fois chaleureux, farouche et clair, sa moustache fine et rude. Il dégagea son nez de la couverture, car l'air noir et meurtrier s'était maintenant dissipé et le soleil doré caressait la maison. Près de la haie, les plumes du cou hérissées en collerette, les ailes déployées, deux coqs se saluaient et esquissaient une lutte. Ce serait une piteuse bataille, ces deux coqs n'étaient pas des bêtes de combat. Kino les observa un moment, puis leva les yeux sur un vol de colombes sauvages qui palpitait dans le ciel en direction des montagnes. Maintenant le monde était éveillé. Kino se leva et entra dans sa hutte.

À son entrée, Juana, penchée sur le trou rougeoyant du foyer, se releva. Elle vint déposer Coyotito dans son hamac improvisé, puis elle peigna ses cheveux noirs et les tressa en deux nattes qu'elle retint au bout par d'étroits rubans verts. Kino s'accroupit près du feu, roula une galette chaude et la mangea après l'avoir plongée dans la sauce. Puis il but un peu de pulque. C'était là tout son

déjeuner, le seul déjeuner qu'il eût jamais connu, en dehors des jours de fête et d'une mémorable orgie de gâteaux dont il avait failli éclater. Lorsque Kino eut terminé, Juana s'approcha à son tour du foyer et mangea. Ils ne s'étaient parlé qu'une seule fois, mais à quoi bon parler si c'est seulement par habitude. Kino poussa un soupir de bien-être, et cela aussi était conversation.

Par les mille interstices des murs de branchages, le soleil dardait ses longs rais lumineux qui réchauffaient la maison. Et l'un des rayons vint tomber sur la caisse suspendue où reposait Coyotito et sur les cordes qui la retenaient.

Ce fut un imperceptible mouvement qui attira le regard de Kino et de Juana vers la caisse. Tous deux se figèrent sur place. Un scorpion descendait lentement le long de la corde fixée au plafond. Sa queue piquante se tendait, rigide derrière lui, prête à se dresser en un éclair.

La respiration de Kino devint oppressée et il ouvrit la bouche pour couper le léger sifflement que son souffle faisait dans ses narines. Et soudain l'alerte quitta ses yeux, son corps se détendit : un nouveau chant avait pris possession de sa tête, le Chant du Mal, la musique de l'ennemi, de tout adversaire de la famille ; c'était une mélodie sauvage, secrète et dangereuse, et, l'accompagnant en sourdine, la Chanson de la Famille pleurait plaintivement.

Le long de la corde, le scorpion glissait délicatement vers le lit. Juana répétait dans un souffle une vieille formule magique destinée à conjurer ce danger et par là-dessus elle marmottait l'Ave Maria entre ses dents serrées. Mais Kino s'était mis en mouvement. Sans bruit, sans secousses, son corps glissa doucement à travers la pièce, les mains tendues devant lui, les yeux fixés sur le scorpion. Dans sa caisse, Coyotito riait et tendait la main vers l'animal. Celui-ci flaira le danger au moment où Kino arrivait presque à sa portée. Il s'immobilisa, sa queue se souleva au-dessus de son dos par petites secousses et, à son extrémité, le dard recourbé scintilla.

Kino se tint parfaitement immobile. Il entendait Juana chuchoter une fois de plus la vieille incantation et en même temps il entendait la maudite chanson de l'ennemi. Tant que le scorpion ne bougerait pas, il ne pouvait pas bouger non plus, et l'animal figé cherchait à deviner d'où viendrait le coup. La main de Kino avança très lentement, presque imperceptiblement. La queue armée se dressa d'une secousse. Et juste à cet instant, Coyotito secoué par le rire agita la corde et le scorpion tomba.

La main de Kino bondit pour le saisir mais, échappant à ses doigts, il vint atterrir sur l'épaule du bébé et frappa. Alors, avec un cri de colère, Kino s'en saisit, l'empoigna et l'écrabouilla dans ses mains. Il le lança à terre et, de ses poings, l'aplatit sur le sol, tandis que Coyotito hurlait de douleur dans sa caisse. Et Kino continua de marteler et d'écraser l'ennemi jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une petite tache humide sur la terre battue. Ses lèvres se retroussaient sur ses dents, la colère fulgurait dans ses yeux et le Chant de l'Ennemi clamait à ses oreilles.

Mais Juana avait saisi le bébé dans ses bras. Elle découvrit la piqûre qui déjà s'enflammait. Elle posa les lèvres sur la blessure et suçait fort, cracha puis suçait encore pendant que l'enfant criait.

Kino resta là, les bras ballants : il était impuissant, inutile, encombrant.

Les hurlements du bébé avaient attiré les voisins. Ils se ruèrent hors de leurs huttes : Juan Tômas, le frère de Kino, la grosse Apolonia, sa femme, et leurs quatre enfants se pressèrent à la porte, en obstruèrent l'entrée, pendant que derrière eux les autres essayaient de voir et qu'un tout petit garçon se faufilait entre les jambes pour regarder. Et ceux qui étaient en avant passèrent la nouvelle à ceux de derrière : un scorpion... le bébé a été piqué.

Juana cessa un instant de sucer la piqûre. Le petit trou semblait légèrement agrandi et ses bords avaient pâli sous la succion, mais l'enflure rouge s'était étendue tout autour en une plaque dure et lymphatique. Et tous ces gens connaissaient la piqûre du scorpion. Elle était capable de rendre un adulte dangereusement malade, mais un bébé risquait de mourir du poison. Tout d'abord, ils le savaient, viendraient l'enflure et la fièvre, puis les contractions de la gorge, les crampes d'estomac et finalement, si la dose de poison était suffisante, Coyotito mourrait. Mais la douleur de la piqûre se dissipait. Les cris de Coyotito se transformèrent en gémissements.

II

Kino s'était souvent émerveillé de la trempe de sa calme et fragile épouse. Tout obéissante, docile, patiente et souple qu'elle fût, elle était capable de cambrer les reins dans l'enfantement sans pousser un cri, de supporter la faim et la fatigue presque mieux que Kino lui-même. Dans la pirogue, elle faisait un travail d'homme entraîné. Et, soudain, elle eut le mot le plus inattendu :

— Le docteur, dit-elle. Va chercher le docteur !

De bouche en bouche, le mot passa parmi les voisins massés dans le petit terrain derrière la haie. Et, de l'un à l'autre, ils se le redirent : « Juana demande le docteur. » Une chose merveilleuse, mémorable : appeler le docteur. Et l'obtenir serait plus remarquable encore. Le docteur ne venait jamais dans ce hameau de huttes. Et pourquoi y viendrait-il, d'ailleurs, alors qu'il n'y suffisait pas à soigner tous les gens riches qui habitaient les belles maisons de pierre et de ciment de la ville ?

— Il ne voudra pas venir, dirent les gens dans la porte, et Kino se laissa ébranler par cette pensée.

— Le docteur refusera de venir, dit-il à Juana.

Elle le regarda d'un œil froid de lionne. C'était le premier-né de Juana... son univers presque tout entier... Alors, Kino lut la détermination dans son regard, et la Chanson de la Famille résonna dans son cœur avec le timbre de l'acier.

— Eh bien ! nous irons chez lui, répondit Juana et, d'une main, elle drapa son châle bleu autour de sa tête, enveloppa l'enfant gémissant dans un des pans et ramena le second pan au-dessus de ses yeux pour le préserver du soleil. Les gens qui se pressaient sur le seuil se replièrent sur ceux de derrière pour la laisser passer. Kino la suivit. Franchissant la barrière, ils s'engagèrent sur le chemin défoncé, et les voisins emboîtèrent le pas.

L'événement était devenu l'affaire de tout le voisinage. En une procession rapide et silencieuse, ils s'en furent en direction de la ville, Juana et Kino en tête, suivis de Juan Tômas et d'Apolonia dont le gros ventre tressautait à ce rythme accéléré et, derrière eux, tous les voisins et leurs petits enfants trottant sur les côtés. Et le soleil doré projetait leurs ombres noires en avant, de sorte qu'ils piétinaient leurs propres silhouettes.

Ils arrivèrent aux confins de la ville, là où les huttes cessent pour faire place à la cité de pierre et de ciment - la ville aux murs épais et lourds, aux frais jardins intérieurs où dansent les petits jets d'eau, où les bougainvillées revêtent les murs de violet, de rouille et de blanc. Du fond des jardins secrets, leur arrivèrent le chant des oiseaux en cage et le clapotis de l'eau rafraîchissante sur les dalles brûlantes. La procession traversa la place aveuglante de lumière, devant l'église. Elle s'était grossie en chemin et, aux abords de la ville, on racontait à mi-voix, aux nouveaux arrivants, que le bébé avait été piqué, et que le père et la mère l'emmenaient chez le docteur.

Et ces nouveaux venus, plus spécialement les mendiants de la porte de l'église qui étaient grands connaisseurs en problèmes financiers, lançaient de furtifs regards vers la vieille jupe bleue de Juana, notaient les déchirures de son châle, estimaient les rubans verts au bout de ses nattes, la vétusté de la couverture de Kino, les milliers de lessives subies par ses vêtements et, les ayant classés dans la catégorie des pauvres, ils les suivaient pour voir quel drame cela allait bien pouvoir donner. Les quatre mendiants du fronton de l'église savaient tout ce qui se passait en ville. Ils scrutaient l'expression des jeunes femmes qui se rendaient à confesse et, en les voyant sortir, devinaient à leur visage la nature de leur péché. Ils connaissaient tous les petits scandales et quelques sombres crimes aussi. Ils dormaient à leurs postes, dans l'ombre de l'église, si bien que personne ne pouvait s'y glisser, en quête de consolation, sans qu'ils le sachent. Et ils connaissaient le docteur, son ignorance, sa cruauté, son avarice, ses appétits et ses péchés. Ils connaissaient ses avortements maladroits et les misérables aumônes de petits sous qu'il faisait avec tant de parcimonie. Ils avaient vu ses morts entrer dans l'église. Et, comme la messe matinale était déjà finie et les affaires ralenties, ces insatiables observateurs de la nature humaine suivirent la procession pour voir ce que ce gros fainéant de docteur ferait pour un bébé indigent piqué par un scorpion.

La procession disparate arriva finalement devant la grande porte percée dans le mur d'enceinte de la maison du docteur. Ils entendirent de nouveau l'eau clapotante, les oiseaux chantant dans

leurs cages et les longs balais caressant les dalles de pierre. Et ils humèrent l'appétissante odeur du bacon rissolant dans la cuisine.

Kino hésita un instant. Ce docteur-là n'était pas des siens. Il faisait partie de la race qui, pendant près de quatre siècles, avait battu, volé, affamé et méprisé Kino et ses pareils et les avait si bien terrorisés que l'indigène, désormais, ne se présentait devant sa porte qu'avec humilité. Et, comme chaque fois qu'il approchait l'un d'eux, Kino se sentait faible, craintif, famélique, et plein de rage tout à la fois. La haine et la peur vont de pair. Il aurait pu tuer le docteur plus aisément que l'affronter, car tous ceux de la race du docteur parlaient à ceux de la race de Kino comme s'ils avaient été de vulgaires animaux. Et, au moment où il levait la main droite pour saisir le marteau de bronze de la porte, la rage se souleva en lui, et la musique de l'ennemi claironna à ses oreilles, tandis que ses lèvres se retroussaient féroce sur ses gencives – mais sa main gauche se porta à l'aile de son chapeau. L'anneau de bronze retentit contre le bois. Kino ôta son chapeau et attendit. Dans les bras de Juana, Coyotito gémit légèrement, et elle lui chuchota doucement quelques mots calmants. La procession se groupa pour mieux voir et entendre.

Après un moment d'attente, la grand-porte s'entrouvrit discrètement. Dans l'entrebâillement, Kino eut une brève vision de la verte fraîcheur du jardin et de la fontaine ruisselante. L'homme qui l'observait de l'intérieur était de sa race. Kino lui parla dans leur langue natale :

— Le petit... notre premier-né... a été empoisonné par le scorpion, expliqua-t-il. Il a besoin de la science du guérisseur.

La porte se rabattit encore un peu, et le domestique refusa de répondre dans la langue maternelle :

— Un instant, fit-il, je vais me renseigner. Et, là-dessus, il referma la porte et remit le loquet. Le soleil rutilant projetait sur le mur blanc l'énorme plaque noire que faisaient les ombres massées des curieux.

Dans sa chambre, le docteur était assis dans son lit monumental. Il avait revêtu une robe de chambre de fine soie rouge qui venait de Paris – un peu étroite à la taille, maintenant, lorsqu'il la boutonnait. Sur ses genoux reposait un plateau d'argent, portant un pichet à chocolat en argent et une minuscule tasse de porcelaine diaphane, si délicate qu'elle semblait ridicule lorsque, de sa grosse main, il la soulevait précieusement entre le pouce et l'index en écartant les trois autres doigts. Ses yeux étaient enchâssés dans un nid de chair bouffie, et les coins de sa bouche retombaient amèrement. Il devenait obèse, et sa voix, gênée par toute la graisse qui s'accumulait dans sa gorge, avait pris un ton rauque. Un petit gong oriental et une coupe de cigarettes étaient posés sur sa table de chevet. Le mobilier de la pièce avait un aspect lourd, sombre et maussade. Tous les tableaux étaient religieux, y compris l'agrandissement en couleurs de la photographie de sa défunte épouse qui, si les messes promises et payées par son héritage avaient ce pouvoir, devait être au ciel. À une certaine époque, et pendant un court laps de temps, le docteur avait vécu en Europe et, depuis lors, son existence entière n'était plus que souvenir et regret de la France.

« Ça, disait-il, c'était la vie civilisée » – et par cela, il entendait qu'avec un très modeste revenu, il avait pu s'offrir une maîtresse et manger au restaurant. Il se versa une seconde tasse de chocolat et émietta un biscuit sucré entre ses doigts. Le domestique ouvrit la porte et s'immobilisa, attendant qu'on voulût bien remarquer sa présence.

— Oui ? interrogea le docteur.

— C'est un petit Indien avec un bébé. Il dit que le scorpion l'a piqué.

Le docteur posa soigneusement sa tasse avant de donner libre cours à sa colère.

— Est-ce que je n'ai rien de mieux à faire que de soigner les piqûres d'insectes des « petits Indiens » ? Suis-je un docteur ou un vétérinaire ?

— Oui, patron, répondit le domestique.

— A-t-il de l'argent ? demanda le docteur. Non, ils n'en ont jamais. Et moi, moi seul au monde, je devrais travailler gratuitement... J'en ai assez ! Va voir s'il a de l'argent !

À la porte, le domestique entrebâilla l'huis pour regarder les gens qui attendaient. Cette fois, il parla dans sa langue.

— Est-ce que vous avez de l'argent pour payer les soins ?

Kino fouilla dans un petit coin secret sous sa couverture. Il en sortit un papier maintes fois replié. Pli par pli, il l'ouvrit jusqu'à découvrir finalement huit petites perles plates, informes, aussi grises et repoussantes que des petits ulcères et presque sans valeur. Le domestique prit le papier et referma la porte, mais cette fois, il ne fut pas longtemps absent. Il entrouvrit à peine le battant pour rendre le papier plié.

— Le docteur est sorti, dit-il. Il a été appelé pour un cas urgent. Et, de honte, il rabattit vivement la porte.

Mais la vague de honte s'abattit sur la procession et la désagrégea. Les mendiants retournèrent aux marches de leur église, les rôdeurs disparurent, et les voisins s'éloignèrent pour ne pas avoir sous les yeux la honte publique subie par Kino.

Longtemps, Kino resta figé devant la porte avec Juana auprès de lui. Lentement, il remit son chapeau et, tout à coup, il frappa la porte de toute la violence de son poing. Puis il considéra pensivement ses phalanges éclatées et le sang qui ruisselait entre ses doigts.

III

La ville s'étalait au fond d'un large estuaire, et ses vieux bâtiments, crépis en jaune, s'accrochaient à la grève. Et sur la grève gisaient les pirogues bleues et blanches venues de Nayarit – entretenues de génération en génération à l'aide d'un revêtement imperméable, dur et nacré comme un coquillage, dont le secret se perpétuait parmi les pêcheurs. C'étaient de gracieuses pirogues à la coque élevée, à la proue et la poupe renflées, pontées dans leur milieu, ce qui permettait de fixer un mât portant une petite voile latine.

La grève était de sable jaune, mais sur le rivage s'alignait un collier d'algues et de coquillages. Les crabes écumaient et crachotaient au fond de leurs trous dans le sable et, dans les flaques, les petits homards gigotaient et bondissaient hors de leurs refuges sur la frange d'algues et de graviers. Le fond de la mer grouillait d'êtres rampants, nageants et croissants. Les algues brunes flottaient dans les courants légers, les anguilles vertes s'y faufilaient, et les petits hippocampes s'accrochaient aux tiges. Le botete tacheté, ce poisson venimeux, reposait sur le lit d'herbes velues et les crabes nageurs, aux brillantes couleurs, trottaient au-dessus d'eux.

Sur la grève, les chiens et les porcs affamés, descendus de la ville, cherchaient inlassablement le moindre poisson ou goéland mort que la marée montante y aurait déposé.

Bien qu'il fût encore très tôt, le mirage brumeux s'était déjà levé. Cette atmosphère incertaine qui amplifie certaines choses et en dissimule d'autres, enveloppait le Golfe tout entier, si bien que le panorama semblait irréel et qu'on ne pouvait pas faire confiance à ses yeux : la mer et la terre offraient tout à la fois la précision aiguë et la nébulosité d'un rêve. C'est sans doute pourquoi les gens du Golfe croient aux choses de l'esprit, de l'imagination, mais ne s'en remettent jamais à leurs yeux pour estimer une distance ou évaluer un détail avec quelque exactitude.

De l'autre côté du Golfe, en face de la ville, un bouquet de palétuviers se dessinait avec une précision photographique, tandis qu'un second bouquet ne formait qu'une masse vert sombre. Dans le lointain, une partie de la grève disparaissait dans un rutillement qui ressemblait à la mer. On n'était jamais sûr de sa vue, on ne pouvait jamais jurer que ce qu'on voyait était vraiment là ou non. Et les habitants du Golfe ne s'en étonnaient pas, bien convaincus qu'il en était de même partout. Une brume cuivrée s'élevait au-dessus de l'eau et le brûlant soleil matinal qui la martelait la faisait vibrer d'un éclat aveuglant.

Les huttes des pêcheurs s'élevaient à droite de la ville, à l'arrière de la grève, et les pirogues étaient échouées devant.

Kino et Juana descendirent lentement vers la plage et gagnèrent leur pirogue – la seule vraie richesse que Kino eût au monde. Elle était très ancienne. Le grand-père de Kino l'avait ramenée de Nayarit, puis il l'avait léguée à son père, et c'est ainsi que Kino en avait hérité. C'était à la fois une possession et la nourriture assurée. Car un homme qui possède une pirogue peut toujours garantir à sa femme qu'elle aura quelque chose à manger. C'est le rempart contre la famine. Et, chaque année, Kino la revêtait d'une couche d'enduit nacré, selon la méthode qui lui avait également été transmise par son père. Il arriva près de l'embarcation et, comme à l'accoutumée, en caressa tendrement la proue. À côté sur le sable, il déposa son roc de plongée, son panier et ses deux cordes, puis il plia sa couverture et la plaça dans le creux de la proue.

Juana installa Coyotito dessus et le recouvrit de son châle pour le préserver des rayons ardents du soleil. L'enfant était tranquille, à présent, mais l'enflure de l'épaule avait gagné le cou puis l'oreille, et son visage était fiévreux et bouffi. Juana entra dans l'eau et ramassa des algues brunes dont elle fit un cataplasme humide qu'elle vint appliquer sur l'épaule du bébé. C'était là un remède tout aussi bon qu'un autre, et sans doute meilleur que celui que le docteur aurait employé. Mais à ce remède simpliste et gratuit, manquait l'autorité de l'homme de science. Les crampes d'estomac ne s'étaient pas encore manifestées. Peut-être, en suçant, Juana avait-elle extirpé le poison à temps, mais elle n'avait pas extirpé sa propre anxiété. Dans sa prière, elle n'avait pas demandé la guérison du bébé, elle avait prié pour la découverte d'une perle qui paierait les soins du docteur – car l'esprit des êtres est aussi immatériel que le mirage du Golfe.

Kino et Juana poussèrent la pirogue à l'eau et, quand elle entra dans la mer, Juana y grimpa, tandis que Kino, pataugeant à côté, poussait l'arrière jusqu'à ce qu'il fût à flot et dansât légèrement sur les petites vagues du bord. Alors, en parfait accord, Juana et lui plongèrent leurs doubles pagaies dans la mer et le canoë fendit l'eau dans un chuintement rapide. Les pêcheurs de perles étaient sortis depuis longtemps. Kino les aperçut bientôt, groupés en flottille dans la brume, au-dessus du champ d'huîtres.

À travers l'eau, la lumière venait éclairer le champ où les huîtres perlières, aux coquilles froncées, se collaient au fond caillouteux – un fond jonché de coquilles d'huîtres ouvertes et concassées. C'était là le champ qui avait donné au roi d'Espagne l'omnipotence européenne, qui avait payé ses guerres et avait, pour le salut de son âme, décoré ses églises. Huîtres grises ornées de bizarres jabots, où s'accrochent les plumets de lichens, huîtres recouvertes d'une couche de petits crustacés, et que les petits crabes escaladent. Un accident peut leur arriver : qu'un grain de sable glisse dans les replis du muscle et irrite la chair, celle-ci, pour se défendre, enveloppe le grain d'une couche de ciment lisse. Et le processus une fois déclenché, elle continue à revêtir le corps étranger jusqu'au moment où il s'échappe au cours de quelque ouragan sous-marin, ou jusqu'à ce que l'huître elle-même soit détruite. Depuis des siècles, les hommes ont plongé, arraché les huîtres à leur lit et les ont ouvertes, à la recherche des grains nacrés. Des bancs de poissons vivent près de ces champs pour se nourrir des huîtres rejetées à la mer par les pêcheurs et grignoter l'intérieur des coquilles éclatantes. Mais les perles sont des accidents, et en trouver une est un coup de chance, une preuve d'amitié de la part de Dieu, ou des dieux, ou le tout ensemble.

Kino possédait deux cordes, l'une qui était nouée autour d'une grosse pierre, l'autre à un panier. Il ôta sa chemise et son pantalon et posa son chapeau au fond de la pirogue. La mer était une nappe d'huile. Il prit sa pierre d'une main, son panier de l'autre, passa les jambes par-dessus bord, et la pierre l'entraîna tout droit au fond. Les bulles s'élevèrent derrière lui jusqu'à ce que l'eau redevînt claire, et alors il put voir le fond. Au-dessus de lui, la surface de la mer était un miroir onduleux et chatoyant, troué de place en place par le fond des pirogues.

Kino se déplaça avec précaution, afin de ne pas troubler l'eau. Il engagea son pied dans la boucle de son roc, et ses mains agiles arrachèrent vivement les huîtres, les unes par grappes, les autres une à une, pour les poser ensuite dans son panier. Par endroits, elles adhéraient ensemble et se décollaient en bloc.

Les ancêtres de Kino avaient chanté tout ce qui existe et tout ce qui arrivera jamais. Ils avaient tout mis en chansons. Ils avaient fait des chants pour les poissons, pour la mer en furie et pour la mer paisible, pour le jour et pour la nuit, pour le soleil et la lune – et tous ces chants demeuraient dans le cœur de Kino et des siens – tous les chants qui furent jamais inventés, et même ceux depuis

longtemps oubliés.

Le chant accompagnait Kino – pendant qu’il emplissait son panier – un chant dont le rythme était battu par son cœur palpitant tandis qu’il brûlait l’oxygène de son souffle contenu – et l’eau grise et verte, les petits animaux frôleurs et les nuages de poissons qui passaient en flèche en composaient la mélodie. Mais à ce chant s’ajoutait un accompagnement secret, à peine perceptible mais constant – un murmure harmonieux, mystérieux et obstiné, presque amalgamé à la phrase musicale : le Chant de la Perle que l’on attend, car chacune des coquilles qui tombaient dans le panier pouvait en contenir une. Les chances étaient évidemment contraires, mais les dieux pouvaient se montrer favorables. Kino savait qu’au-dessus de lui, dans le canoë, Juana invoquait la magie de la prière – le visage figé, les muscles tendus pour forcer la Chance, pour l’arracher d’entre les mains des dieux – car la Chance lui était nécessaire, pour l’épaule de Coyotito. Et, comme le besoin était impérieux et le désir profond, la secrète mélodie de la Perle possible s’élevait plus fort, ce matin-là. Elle s’incorporait à la Chanson sous-marine en longues phrases fermes et claires.

Dans la plénitude de sa jeunesse, de sa force et de sa fierté, Kino était capable de rester, sans aucune fatigue, plus de deux minutes en plongée, aussi travaillait-il tranquillement en sélectionnant les plus grosses coquilles. Se sentant dérangées, les huîtres se refermaient hermétiquement. À sa droite, se dressait une roche recouverte de petites huîtres, trop jeunes pour être cueillies. Kino s’en approcha, et là, au flanc du rocher, sous une saillie, il vit une énorme coquille nue et solitaire. À l’abri de cette saillie, le vétuste coquillage bâillait et, dans le muscle lippu, Kino entrevit une lueur fantomatique puis, soudain, la coquille se referma. Le cœur de Kino battit à grands coups et la mélodie de la Perle possible éclata à ses oreilles. Doucement, il arracha l’huître et la plaqua contre sa poitrine. D’une ruade, il dégagea son pied de la boucle de la corde ; son corps remonta à la surface et ses cheveux noirs brillèrent au soleil. Il empoigna le bord du canoë et déposa l’huître au fond.

Juana maintint le bateau pour l’aider à monter. Les yeux de Kino étincelaient mais, par décence, il remonta d’abord sa pierre et son panier d’huîtres.

Sentant sa fébrilité, Juana fit semblant de regarder ailleurs. Il n’est pas bon de désirer trop violemment quelque chose. Parfois, cela détourne la bonne chance. Il faut vouloir juste assez et il faut être très réservé en face de Dieu ou des dieux. Mais Juana suspendit son souffle. Kino venait d’ouvrir son coutelas à lame courte. Il eut l’air de réfléchir en fixant le panier. Peut-être valait-il mieux ouvrir l’*huître* en dernier ? Il prit une petite coquille, coupa le muscle, fouilla dans les replis de la chair et la rejeta à l’eau. Et il parut tout à coup remarquer, pour la première fois, la présence de la grande huître. Il s’accroupit au fond de la pirogue, saisit le coquillage et l’examina. Les cannelures brillantes allaient du noir au brun, et seules quelques petites besicles adhéraient à la coque. Et voilà qu’il hésitait à l’ouvrir. Il savait que ce qu’il avait vu pouvait n’être qu’un reflet, une parcelle de coquille nacrée, entraînée à l’intérieur par le courant, ou encore une illusion totale. Dans ce Golfe à la lumière trompeuse, l’illusion était plus fréquente que la réalité.

Mais les yeux de Juana étaient fixés sur lui : elle ne pouvait plus attendre. Elle posa la main sur la tête enveloppée de Coyotito.

— Ouvre-la, fit-elle à voix basse.

Kino introduisit adroitement sa lame entre les valves. Sous la poussée, il sentit le muscle résister. Jouant de sa lame comme d’un levier, il le fit céder et le coquillage s’ouvrit. Les lèvres de chair se crispèrent puis se détendirent. Kino souleva les replis et la perle était là, la grosse perle, parfaite comme une lune. Elle accrochait la lumière, la purifiait et la renvoyait dans une incandescence argentée. Elle était aussi grosse qu’un œuf de mouette. C’était la plus grosse perle du monde.

Le souffle coupé, Juana gémit légèrement. Et, dans le cœur de Kino, la mélodie de la Perle qu’on attend retentit, claire et majestueuse, riche, chaleureuse, brillante, tumultueuse, triomphante. À la surface de la perle, il voyait se dessiner des rêves. Il prit la perle dans la chair mourante et la garda au creux de sa main, la fit tourner et constata la perfection de sa rondeur. Médusé, Kino regardait la perle dans sa main, la main qu’il avait écrasée contre la porte du docteur, et sur son poing la chair déchirée était décolorée jusqu’au blanc grisâtre par l’eau de mer.

Instinctivement, Juana se pencha sur Coyotito, couché dans la couverture de son père. Elle souleva le cataplasme de goémon et regarda son épaule. « Kino ! » s’écria-t-elle d’une voix aiguë.

Quittant des yeux la perle, il vit que l'épaule de l'enfant désenflait, le poison se résorbait. Alors le poing de Kino se referma sur la perle et l'émotion l'emporta. Il renversa la tête en arrière et rugit. Ses yeux roulaient dans leurs orbites et son corps se tendait tandis qu'il hurlait. Dans leurs pirogues, les autres pêcheurs surpris dressèrent l'oreille, puis, plongeant les pagaies dans la mer, accoururent tous vers le bateau de Kino.

IV

Une ville ressemble à un animal. Elle possède un système nerveux, une tête, des épaules et des pieds. Chaque ville diffère de toutes les autres : il n'y en a pas deux semblables. Et une ville a des émotions d'ensemble. La façon dont une nouvelle s'y répand est un mystère bien difficile à éclaircir. On dirait qu'elle voyage plus vite que les gamins ne sont capables de courir pour l'annoncer, plus vite que les langues des femmes ne la propagent par-dessus les haies.

Bien avant que Kino, Juana et les autres pêcheurs eussent regagné la hutte, les nerfs de la ville vibraient et battaient à la nouvelle : Kino avait pêché la Perle du Monde. Avant même que les gosses essoufflés eussent pu articuler la nouvelle, leurs mères la connaissaient déjà. Elle avait passé en flèche le long des huttes pour tomber comme une vague écumante sur la ville de pierre et de ciment. Elle arriva aux oreilles du prêtre méditant dans son jardin, alluma un regard méditatif dans son œil et raviva la mémoire des réparations que nécessitait son église. Il se demanda ce que pourrait valoir la perle. Et en même temps il se demanda aussi s'il avait baptisé l'enfant de Kino et s'il l'avait marié, pour commencer. La nouvelle parvint aux boutiquiers qui rêvèrent devant leur stock de costumes d'hommes invendus.

La nouvelle atteignit le docteur pendant qu'il donnait une consultation à une femme dont la seule maladie était la vieillesse – bien que ni elle ni le docteur ne voulussent l'admettre. Et quand l'identité de Kino fut clairement établie, le docteur prit un air tout à la fois sévère et judicieux. « C'est un de mes clients, fit-il. Je soigne son enfant pour une piqûre de scorpion. » Et ses yeux virèrent dans leurs petits nids de graisse à l'évocation de Paris. Il se représentait la chambre d'hôtel qu'il avait habitée là-bas comme un vaste et luxueux palais et conservait de la femme aux traits durs, qui avait vécu avec lui, le souvenir d'une jeune fille ravissante et douce – bien qu'elle n'eût jamais été rien de tout cela. Le docteur détourna les yeux de la vieille et se vit trônant dans un restaurant parisien tandis qu'un sommelier débouchait une bouteille de vin devant lui.

La nouvelle était parvenue tout de suite aux mendiants sous le porche de l'église et elle les fit glousser de plaisir, car ils savaient par expérience qu'il n'est pas de plus généreux donateur qu'un pauvre auquel la fortune sourit tout à coup.

Kino avait trouvé la Perle du Monde. Dans des petites officines en ville, on trouve les hommes qui achètent les perles aux pêcheurs. Installés dans leurs fauteuils, ils attendent que les perles viennent à eux, et alors ils jacassent, chicanent, braillent et menacent jusqu'à ce qu'ils aient atteint le prix le plus bas que le pêcheur peut accepter. Mais il y a un prix au-dessous duquel ils n'osent jamais descendre, car il arrive que, de désespoir, le pêcheur s'en aille offrir ses perles à l'église. Et lorsque, le marché conclu, l'acheteur reste seul devant les perles, ses doigts jouent nerveusement avec elles et il rêve de les posséder. Car, en fait, il n'y a pas plusieurs acheteurs – il n'y en a qu'un seul et c'est pour simuler une concurrence qu'il distribue ses agents dans plusieurs bureaux. Lorsque ces hommes entendirent la nouvelle, leurs pupilles se rétrécirent, ils ressentirent une démangeaison au bout des doigts et songèrent que le patron ne vivrait pas toujours, qu'un autre finirait bien par prendre sa place. Et chacun se dit qu'avec un petit capital il lui serait facile de s'établir à son compte.

Des gens de toutes sortes se découvrirent un intérêt soudain pour Kino : des gens qui avaient des choses à vendre et des gens qui avaient des faveurs à demander. Kino avait trouvé la Perle du Monde. L'esprit de la perle, mélangé à celui de l'homme, donnait un étrange et sombre précipité. Chaque individu trouva la relation qui l'unissait à la perle de Kino et celle-ci devint part de tous les rêves, les calculs, les projets, les plans, les espérances, les vœux, les besoins, les désirs et les fringales de chacun. Et à tout cela un seul être faisait obstacle : Kino, si bien que, étrangement, il devint l'ennemi de tous. La nouvelle avait éveillé un sentiment noir et diabolique dans la ville, et cette

sombre mixture était comme le scorpion, ou comme la faim exaspérée par l'odeur des victuailles, ou la solitude quand l'amour se refuse. Les poches à venin de la ville se mirent à sécréter le poison et la cité entière s'enfla sous sa poussée.

Mais Kino et Juana ne savaient rien de tout cela. Comme ils se sentaient heureux et exaltés par le bonheur, ils pensaient que chacun partageait leur joie. Juan Tômas et Apolonia la partageaient et ils composaient le monde, eux aussi. À la fin de l'après-midi, lorsque le soleil eut enjambé les montagnes de la Péninsule pour se coucher au large, dans la mer, Kino vint s'accroupir près de sa femme, dans sa maison. Les voisins emplissaient la hutte. Kino gardait la perle au creux de sa main et la sentait, vivante et chaude, tandis que, s'embellissant l'une et l'autre, la musique de la perle se fondait avec celle de la famille. Les voisins admiraient la perle dans la paume de Kino et se demandaient comment une telle chance pouvait arriver à un homme.

Et Juan Tômas qui, parce qu'il était le frère de Kino, s'était accroupi à la droite de celui-ci, demanda : « Que feras-tu, maintenant que tu es devenu un homme riche ? »

Kino plongea son regard dans sa perle, tandis que Juana, abaissant les paupières, ramenait son châle sur son visage pour dissimuler son émotion. Dans la flamme de la perle se formaient des images que l'esprit de Kino avait autrefois caressées, puis abandonnées comme impossibles. Dans la perle, il vit Juana, Coyotito et lui-même, debout puis agenouillés devant le grand autel : le prêtre les mariait, maintenant qu'ils avaient de quoi payer. « Nous allons nous marier... à l'église », annonça-t-il à voix basse.

Dans la perle, il vit comment ils seraient habillés : Juana dans un châle neuf, tout raide de nouveauté, et au bas de la longue jupe, Kino vit dépasser ses pieds chaussés de souliers. C'était là, dans la perle, c'était là qu'il voyait l'image. Lui aussi portait des habits blancs tout neufs et il tenait un chapeau à la main – pas un chapeau de paille, mais un beau feutre noir. Et lui aussi avait des chaussures – non pas des sandales, mais de vrais souliers à lacets. Et Coyotito – c'était lui qu'il fallait voir – était vêtu d'un costume marin bleu, le costume des marins américains, avec, sur la tête, une petite casquette de yachtman, comme celle que Kino avait vue, il y avait longtemps, à bord d'un bateau de plaisance ancré dans l'estuaire. Toutes ces choses, Kino les vit dans la perle luisante et il dit : « Nous aurons des habits neufs. »

Et la musique de la perle s'éleva comme une fanfare de trompettes dans ses oreilles.

Puis, sur la surface grise et tendre, apparurent les petites choses que Kino désirait : un harpon pour remplacer celui qu'il avait perdu l'an dernier – un nouveau harpon de fer, avec un anneau au bout de la flèche ; et encore – mais son esprit osait à peine le formuler – un fusil... mais pourquoi pas, puisqu'il était tellement riche, à présent. Et Kino vit Kino dans la perle : Kino tenant une carabine Winchester au poing. Un rêve éveillé, le rêve le plus fou... mais tellement agréable. Ses lèvres hésitèrent avant de dessiner les mots : « Un fusil... un fusil, peut-être. »

C'est le fusil qui rompit les digues. C'était l'objet hors d'atteinte, et si Kino pouvait concevoir l'idée d'un fusil, alors il n'y avait plus de limites à ses désirs. Car on dit que l'homme n'est jamais satisfait ; qu'une chose lui soit offerte, et il en souhaite une seconde. Cela est dit dans un sens de dénigrement et c'est cependant là une des plus grandes qualités de la race humaine, celle qui la rend supérieure aux animaux, lesquels se contentent de ce qu'ils ont.

Silencieusement entassés dans la maison, les voisins opinaient du chef en écoutant ses rêves délirants. Au fond de la pièce, un homme chuchota : « Un fusil. Il va avoir un fusil ! »

La musique de la perle clamait triomphalement aux oreilles de Kino. Juana releva la tête, les yeux agrandis d'admiration devant le courage et l'imagination de son mari. Et maintenant que les digues étaient rompues, une force électrisante l'empoigna. Dans la perle, il vit Coyotito à l'école, assis devant son petit pupitre – comme les enfants qu'il avait aperçus par une porte entrouverte. Et Kino portait un veston, un col blanc et une large cravate de soie. Et qui plus est, Coyotito écrivait sur une grande feuille de papier. Kino regarda les voisins d'un œil fulgurant. « Mon fils ira à l'école », annonça-t-il à ses auditeurs abasourdis. Juana retint son souffle. Ses yeux brillants étaient rivés sur le visage de son mari ; elle les baissa une seconde sur Coyotito qui gisait dans ses bras, comme pour s'assurer que la chose était possible.

Mais l'inspiration prophétique illuminait maintenant le visage de Kino. « Mon fils saura lire dans les livres. Mon fils saura tracer les chiffres et tout cela nous rendra libres, car il aura la connaissance des choses et à travers lui nous l'aurons aussi. » Et dans la perle, Kino se vit accroupi près du feu avec Juana tandis qu'à leur côté, Coyotito lisait dans un gros livre. « Voilà ce que fera la perle », déclara Kino. C'était la première fois de sa vie qu'il prononçait autant de mots d'un seul coup. Et soudain, il eut peur de ses paroles. Sa main se referma sur la perle et en éteignit l'éclat. Kino avait peur comme a peur l'homme qui a dit : « Je veux », sans savoir.

Et les voisins comprirent qu'ils avaient été les témoins d'une grande merveille, que le temps se compterait maintenant à partir de la perle de Kino et que pendant de longues années on discuterait encore de l'événement. Et si ces choses devaient un jour appartenir au passé, on rappellerait le visage changé de Kino, ses paroles, ses yeux étincelants, et l'on dirait : « C'était un homme transfiguré. Un pouvoir lui avait été donné, et c'est alors que tout a commencé. Vous voyez le grand homme qu'il est devenu depuis ce moment-là. Eh bien, j'ai vu la chose se produire devant mes yeux. »

Mais si tous les projets de Kino n'aboutissaient à rien, alors ces mêmes voisins diraient : « C'est ainsi que ça a commencé. Une folie insensée l'a pris et il a dit des choses extravagantes. Que Dieu nous préserve d'une pareille erreur. Oui, Dieu a puni Kino parce qu'il s'est révolté contre son sort. Vous voyez ce qu'il est devenu. Et je l'ai vu de mes yeux perdre la raison. »

Kino abaissa le regard sur sa main fermée et sur le poing qui avait frappé la porte ; la chair se resserrait et se couvrait maintenant de croûtes.

Le crépuscule descendait. Juana noua son châle sous le bébé pour le suspendre contre sa hanche, puis, allant au trou du foyer, elle découvrit un tison sous les cendres, cassa quelques brindilles au-dessus et l'éventa pour le ranimer. Les petites flammes dansantes éclairèrent le visage des voisins. Ils savaient qu'ils auraient dû rentrer chez eux pour le dîner du soir, mais ils n'avaient pas envie de partir.

Bientôt, il fit presque noir et le foyer de Juana projetait des ombres sur les murs de branchages lorsque, de bouche en bouche, un chuchotement parvint à l'intérieur : « Le Père arrive... le prêtre... » Les hommes se découvrirent et s'effacèrent de l'entrée, tandis que les femmes, drapant leur châle sur leur visage, baissaient les yeux. Kino et son frère Juan Tômas se levèrent et le prêtre entra – un vieil homme grisonnant, à la peau ridée, au regard alerte et incisif. Il considérait tous ces gens comme des enfants et les traitait comme tels.

« Kino, dit-il d'une voix douce, tu as été nommé d'après un grand homme – un des Pères de l'Église. » Il faisait ronronner sa voix comme une bénédiction. « Ton homonyme a soumis le désert et pacifié le cœur de ton peuple. Le savais-tu ? C'est dit dans les livres. »

Kino regarda vivement vers Coyotito dont la petite tête reposait sur la hanche de sa mère. Un jour, lui disait son esprit, un jour, cet enfant saura ce qui est dans les livres et ce qui n'y est pas. Dans le cœur de Kino, la musique s'était tue mais voilà que, lentement, faiblement, la mélodie du matin – la musique du mal, de l'ennemi s'éleva, mince et ténue encore. Et Kino regarda les voisins en se demandant qui pouvait l'avoir apportée.

Mais le prêtre avait repris. « Il est venu à mon oreille que tu avais trouvé une grande fortune, une grosse perle. »

Ouvrant la main, Kino la tendit et le curé suffoqua légèrement devant sa taille et sa beauté. Puis il dit : « J'espère, mon fils, que tu songeras à remercier Celui qui t'a donné ce trésor et à Le prier pour qu'il te guide dans l'avenir. »

Kino acquiesça sans un mot et ce fut Juana qui répondit humblement : « Oui, mon père. Et nous allons nous marier, maintenant. C'est Kino qui l'a dit. » Du regard, elle appela la confirmation des voisins et tous opinèrent solennellement.

« Il est doux de constater, poursuivit le prêtre, que vos premières pensées sont de bonnes pensées. Dieu vous bénisse, mes enfants. » Il pivota et sortit vivement, et les gens s'effacèrent pour le laisser passer.

Mais la main de Kino s'était refermée et il jetait des regards soupçonneux autour de lui, car, dans ses oreilles, le chant maudit affrontait crûment la musique de la perle.

Les voisins s'esquivèrent ; Juana s'accroupit devant l'âtre et posa le pot de terre plein de haricots bouillis sur la petite flamme. Kino s'en vint sur le pas de la porte et regarda au-dehors. Comme d'habitude, il renifla l'odeur de fumée des autres foyers, il vit les étoiles vaporeuses et, ressentant l'air humide de la nuit, il se couvrit le nez pour s'en préserver. Le chien maigre s'approcha de lui et lui fit fête, la queue frétilleante comme un drapeau battu aux vents, et Kino, abaissant les yeux sur lui, le regarda sans le voir. Il avait forcé l'horizon et se retrouvait maintenant dans un paysage noyé et désolé. Il se sentait seul et désarmé – et les crissements des grillons, les cris perçants des grenouilles d'arbres et les coassements des crapauds semblaient reprendre en chœur la mélodie du mal. Kino frissonna un peu et remonta la couverture plus près de son nez. Il tenait toujours la perle serrée dans le creux de sa main, et elle était tiède et douce à sa peau.

Dans la maison, il entendait Juana modeler les galettes à petits coups du plat de la main, pour les mettre à cuire sur le plateau de terre. La chaude sécurité familiale l'enveloppait et, dans son dos, lui parvint le Chant de la Famille, comme un ronronnement de chaton. Mais, en décrivant l'avenir, il lui avait donné corps. Un plan est une chose réelle, et chose projetée est chose expérimentée. Un plan fait et visualisé devient une réalité parmi les autres – il ne pourra jamais être détruit, mais sera facilement attaqué. Ainsi donc, l'avenir de Kino était réel, mais, du moment qu'il l'avait formulé, d'autres forces allaient se dresser pour le détruire – et Kino le savait, aussi devait-il se préparer à faire face à l'attaque. Et, encore une chose que Kino savait, les dieux n'aiment pas les projets des hommes, les dieux n'aiment pas le succès humain, à moins qu'il ne soit un accident. Il savait que les dieux se vengent d'un homme qui a réussi par ses propres efforts. C'est pourquoi Kino avait peur des projets ; mais, les ayant faits, il ne pourrait jamais y renoncer. Et pour faire face à l'attaque, il se composait déjà une dure carapace contre le monde. Ses yeux et son esprit sondaient le danger avant qu'il se manifestât.

Du pas de la porte, il vit deux hommes approcher ; l'un d'eux portait une lanterne qui éclairait leurs jambes et le sol. Ils franchirent l'entrée de la haie et arrivèrent devant lui. Et Kino vit que c'était le docteur accompagné du domestique qui avait ouvert la porte ce matin, et le poignet blessé de Kino brûla lorsqu'il les reconnut.

Le docteur dit : « Je n'étais pas chez moi quand vous êtes venu, ce matin. Mais maintenant, dès que j'ai pu, je viens voir le bébé. »

Debout sur le seuil, Kino bouchait l'entrée ; une haine rageuse brûlait au fond de ses yeux, mais la peur s'y mêlait – car les siècles de servage étaient profondément imprimés en lui.

— Le bébé va beaucoup mieux, dit-il brièvement.

Le docteur eut un sourire, mais, dans leurs petites poches lymphatiques, ses yeux ne sourirent pas.

— Mon ami, fit-il, il arrive que la piqûre de scorpion ait de curieux effets. Un mieux peut paraître se produire et tout à coup – pffff... » Il fronça les lèvres et émit un léger éclatement de bulle pour montrer combien la chose pouvait être foudroyante. En même temps, il déplaça sa petite trousse médicale pour l'amener dans la lumière, car il savait que Kino et ses pareils adoraient les instruments de toutes sortes et y croyaient. « Parfois, poursuivit-il d'une voix douce, une jambe reste raide, un œil aveugle, un dos paralysé. Ah ! mon ami, je connais la piqûre du scorpion, je sais la guérir. »

Kino sentit sa haine et sa rage se changer en peur. Il ne savait pas et peut-être ce docteur savait-il. Et il ne pouvait pas se permettre d'opposer son ignorance certaine à la connaissance possible de cet homme. Il était traqué, comme ceux de sa race l'étaient toujours et le seraient encore jusqu'au jour où – comme il l'avait annoncé – ils pourraient s'assurer que ce qui est dans les livres y est vraiment. Il ne pouvait pas courir de risque – pas avec la vie et la santé de Coyotito. Il s'effaça pour laisser entrer le docteur et son domestique dans la hutte.

Lorsqu'elle les vit, Juana se leva et s'écarta du foyer, et elle recouvrit la tête du bébé des franges de son châle. Et quand le docteur s'approcha d'elle et avança la main, elle serra l'enfant contre elle et

regarda Kino qui se tenait immobile devant le feu dont les flammes projetaient de grandes ombres mouvantes sur son visage.

Kino approuva de la tête et seulement alors permit-elle au docteur de toucher à l'enfant.

— Donnez de la lumière », fit-il, et quand le domestique eut levé la lanterne, il considéra la blessure à l'épaule du petit. Il resta un moment songeur, puis souleva la paupière du bébé et examina son œil en hochant la tête, tandis que Coyotito essayait de lui résister.

— C'est bien ce que je pensais, fit-il. Le poison a pénétré profondément et il ne va pas tarder à frapper. Tenez, regardez. » Il maintint la paupière. « Voyez, c'est bleu. » Et Kino, qui regardait anxieusement, vit qu'en vérité c'était un peu bleu. Mais il ne pouvait pas dire si oui ou non l'œil avait toujours été bleuté. Le piège était tendu. Il ne pouvait pas prendre de risque.

Les yeux du docteur larmoyèrent dans leurs petites poches. « Je vais lui donner quelque chose pour essayer de détourner le poison », annonça-t-il. Et il tendit le bébé à Kino.

Alors il sortit de sa trousse une petite bouteille de poudre blanche et une capsule de gélatine. Il remplit la capsule de poudre, la referma, puis, autour de cette première capsule, il en plaça une autre qu'il ferma également. Ses mains étaient agiles. Il prit le bébé et pinça sa lèvre inférieure pour lui faire ouvrir la bouche. Ses gros doigts boudinés déposèrent la capsule tout au fond de la langue de l'enfant, afin qu'il ne puisse pas la cracher et, ramassant sur le sol le pichet de pulque, il lui en fit avaler une gorgée, et ce fut fait. Il observa encore une fois le globe de l'œil du bébé et, fronçant les lèvres, prit un air méditatif.

Finalement, il rendit le petit à Juana et se tourna vers Kino.

— Je pense, dit-il, que le poison se manifestera dans l'heure qui va suivre. Le médicament préservera sans doute l'enfant, mais je reviendrai dans une heure. Peut-être suis-je arrivé à temps pour le sauver. Il poussa un long soupir et quitta la hutte, suivi par son domestique portant la lanterne.

V

Juana avait remis le bébé sous son châle et le regardait anxieusement. Kino s'approcha d'elle, releva le châle et le contempla à son tour. Avançant la main pour soulever la paupière, il se rendit compte que la perle était toujours au creux de sa paume. Alors, se dirigeant vers une caisse posée contre le mur, il en sortit un morceau de chiffon. Il enveloppa la perle dans l'étoffe puis, choisissant un coin de la hutte, il creusa de ses doigts un petit trou dans la terre battue, y enfouit la perle, referma le trou et dissimula la cachette. Cela fait, il revint vers le foyer où Juana, accroupie, épiait le visage du bébé.

De retour chez lui, le docteur s'installa dans son fauteuil et consulta sa montre. Ses gens lui servirent un léger souper de chocolat chaud, de biscuits et de fruits, mais il considéra son repas d'un œil maussade.

Chez les voisins, on discutait pour la première fois de l'événement qui allait devenir un sujet intarissable de conversation. À la mesure du pouce, ils se montraient l'un l'autre la grosseur de la perle, et avec de petits gestes caressants, expliquaient combien elle était belle. À dater de ce moment, ils allaient surveiller étroitement Kino et Juana, pour voir si la richesse ne leur tournerait pas la tête, comme cela se produit habituellement. Tout le monde savait pourquoi le docteur était venu. La dissimulation n'était pas son fort et on l'avait depuis longtemps percé à jour.

Là-bas, dans l'estuaire, un banc serré de petits poissons rutilait, fendant l'eau pour échapper à un autre banc de poissons plus gros qui les poursuivait pour les dévorer. Et de leurs huttes, les pêcheurs pouvaient entendre le chuintement de leur fuite et les « flocc » des gros poissons voraces bondissant pour le carnage. L'humidité se leva sur le Golfe et vint se déposer en gouttelettes salées sur les buissons, les cactus et les arbustes. Les souris et les mulots commencèrent leurs rondes et les petits faucons de nuit leur donnèrent silencieusement la chasse.

Le petit chien noir efflanqué, taché de feu autour des yeux, s'approcha de la porte de Kino et lança un coup d'œil à l'intérieur. Un regard de Kino le fit frétiller à se déhancher l'arrière-train, puis

il s'immobilisa dès que Kino eut détourné les yeux. Il n'osait pas franchir le seuil et restait là à contempler avidement Kino, pendant que celui-ci mangeait ses haricots dans l'assiette de poterie, la nettoyait soigneusement avec une galette de maïs, puis, ayant mangé la galette, faisait descendre le tout d'une gorgée de pulque.

Ayant terminé, Kino roulait déjà une cigarette lorsque Juana l'appela d'une voix angoissée. Il la regarda, se leva et s'approcha vivement, car il avait lu la terreur dans ses yeux. Debout à côté d'elle, il abaissa son regard vers l'enfant, mais la lumière était trop faible. Il lança une poignée de brindilles dans l'âtre pour faire une flambée et alors il put voir le visage de Coyotito. Il était congestionné, sa gorge s'agitait et un long filet d'épaisse salive s'échappait de ses lèvres. Les spasmes de l'estomac avaient commencé et l'enfant était très malade.

Kino s'agenouilla près de sa femme. « Ainsi, le docteur savait », dit-il, mais il parlait autant pour lui que pour elle, car dans son esprit durci et soupçonneux demeurait le souvenir de la poudre blanche. Juana se balança en chantonnant la petite chanson de la famille, comme si elle pouvait conjurer le danger, et Coyotito vomit en se tordant dans ses bras. Le doute avait envahi Kino et la musique du mal qui roulait dans son crâne étouffait presque la chanson de Juana.

Le docteur termina son chocolat et grignota un biscuit sucré qui s'émiettait. Il effleura sa serviette du bout des doigts, regarda sa montre, et saisit sa petite trousse.

La nouvelle de la crise du bébé se répandit instantanément dans les huttes car, après la faim, la maladie est le plus grand ennemi du pauvre. Et certains murmurèrent à voix basse : « Vous voyez, la chance amène toujours de mauvais amis. » Et, hochant la tête, ils s'en allèrent vers la maison de Kino. Le nez emmitouflé, les voisins s'empressèrent dans le noir et se retrouvèrent à nouveau dans la hutte. Immobiles, ils regardèrent curieusement en constatant, par de brefs commentaires, combien il était triste que cela arrivât en un temps de joie, et ils ajoutèrent : « Tout est dans les mains de Dieu. » Les vieilles femmes s'accroupirent près de Juana pour essayer de l'aider si elles pouvaient, et de la réconforter, faute de mieux.

À ce moment, le docteur arriva précipitamment, suivi de son domestique. Il chassa les vieilles femmes comme des volailles. Prenant le bébé, il l'examina et tâta son crâne. « Le poison a agi, dit-il. Mais je crois que je peux le vaincre. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. » Il demanda de l'eau, versa trois gouttes d'ammoniaque dans le bol et, ouvrant de force la bouche de l'enfant, le fit boire. Coyotito cracha et hurla pendant que sa mère le regardait d'un œil épouvanté. Tout en travaillant, le docteur parlait. « Il est heureux que je connaisse le poison du scorpion, autrement... », dit-il, et d'un haussement d'épaules laissa entendre ce qui aurait pu arriver.

Mais Kino était soupçonneux ; il ne pouvait pas détacher son regard de la trousse ouverte et de la petite bouteille de poudre blanche qui s'y trouvait. Progressivement, les spasmes se calmèrent et le bébé s'apaisa sous les doigts du docteur. Puis Coyotito poussa un gros soupir et s'endormit car les vomissements l'avaient épuisé.

Le docteur remit l'enfant dans les bras de Juana.

— Il ira bien maintenant, dit-il. J'ai gagné la partie. » Et Juana le regarda avec adoration.

Maintenant, le docteur fermait sa trousse.

— Quand, demanda-t-il, pensez-vous que vous pourrez payer ma note ? Et il le demanda même d'une voix amicale.

— Je vous paierai dès que j'aurai vendu ma perle, répondit Kino.

— Vous avez une perle ? Une belle perle ? questionna le docteur avec intérêt.

Alors le chœur des voisins éclata :

« Il a trouvé la Perle du Monde ! » s'exclamèrent-ils, et joignant le bout du pouce et de l'index, montrèrent la grosseur de la perle.

— Kino va devenir un homme riche, proclamèrent-ils. C'est une perle comme on n'en a jamais vu.

Le docteur eut l'air surpris. « Je n'en ai rien entendu. L'avez-vous mise en sécurité? Peut-être voudriez-vous que je la dépose dans mon coffre? »

Kino avait voilé son regard et ses mâchoires serrées creusaient ses joues.

— Je l'ai mise en sécurité, dit-il. Demain je vais la vendre et alors je vous paierai.

Le docteur eut un haussement d'épaules, mais ses yeux ne quittèrent pas Kino. Il savait que la perle devait être enterrée quelque part dans la maison et il pensait que Kino aurait peut-être un regard dans la direction de la cachette. « Il serait malheureux qu'elle soit volée avant que vous puissiez la vendre », fit-il, et les yeux de Kino volèrent involontairement vers le pilier, au coin de la hutte, là où il avait enfoui la perle.

Quand le docteur fut parti et qu'à contrecœur les voisins eurent rejoint leurs maisons, Kino s'accroupit auprès des petits tisons ardents du trou à feu et écouta les bruits de la nuit, la douce caresse des petites vagues sur la grève, l'aboiement des chiens dans le lointain, le chuchotement de la brise dans le chaume de la toiture et les murmures étouffés des voisins dans leurs huttes. Car tous ces gens ne dormaient jamais une nuit pleine; ils se réveillaient par intervalles, bavardaient un peu, puis se rendormaient. Et, un moment plus tard, Kino se leva et vint à la porte de sa maison.

Il huma la brise, tendit l'oreille, aux aguets du moindre bruit inusité, et plongea son regard dans la nuit, car la musique du mal retentissait dans son crâne et Kino écoutait, farouche et effrayé. Lorsque, de tous ses sens, il eut scruté les ténèbres, il vint à sa cachette, au pied du poteau, creusa et apporta la perle sur sa natte et là, sous cette natte où il dormait, il fit un autre petit trou dans la terre battue, y enfouit son trésor et le recouvrit.

Et Juana, assise auprès de l'âtre, le regarda faire d'un œil interrogateur et, lorsqu'il eut enterré la perle, elle lui demanda :

— Qui crains-tu donc?

Kino chercha une réponse sincère et finalement avoua :

— Tout le monde », et il sentit la dure carapace se tendre tout autour de lui.

Un instant après, ils s'étendirent l'un près de l'autre sur la natte. Ce soir, Juana n'avait pas couché Coyotito dans sa caisse, mais l'avait gardé au creux de son bras, la tête recouverte par son châle. Et la dernière lueur du dernier tison mourut dans l'âtre.

Mais même dans son sommeil, le cerveau de Kino brûlait et il rêva que Coyotito savait lire – que quelqu'un de son peuple pourrait lui dire la vérité des choses. Et dans son rêve, Coyotito lisait dans un livre aussi grand qu'une maison; les lettres étaient grosses comme des chiens et les mots caracolaient et dansaient sur les lignes. Puis les ténèbres s'étendirent sur la page et avec elles la musique du mal retentit de nouveau. Kino s'agita dans son sommeil et à son mouvement Juana ouvrit les yeux dans le noir. Kino s'éveilla à son tour : la musique du mal battait au rythme de son sang et il resta immobile dans la nuit, l'oreille aux aguets.

Et soudain, du coin de la hutte, arriva un son, mais si étouffé qu'il aurait pu n'être qu'une simple illusion, un tout petit mouvement furtif, un pied effleurant le sol, le ronronnement presque imperceptible d'une respiration contenue. Kino arrêta son souffle pour écouter et sentit que, quel qu'il fût, l'être noir et mystérieux qui était dans sa maison arrêta aussi son souffle et écoutait. Pendant un instant, nul bruit ne vint du coin de la hutte. Et Kino faillit croire qu'il avait rêvé. Mais la main de Juana se glissa sur lui, pour le mettre en garde, et le son retentit de nouveau : le chuchotement d'un pied sur la terre sèche et le grattement d'un doigt contre le sol.

Une peur panique s'éleva dans la poitrine de Kino et – comme il arrive toujours – cette peur se transforma en colère. La main de Kino glissa le long de sa poitrine vers son couteau suspendu à une corde, puis il se détendit comme un chat en furie; sifflant et frappant, il bondit vers la sombre chose qu'il savait être dans le coin de sa maison. Il toucha des vêtements, frappa avec son couteau, manqua et frappa encore et sentit son poignard s'enfoncer dans l'étoffe, mais soudain une lueur éblouissante traversa son crâne qui éclata de douleur. Il y eut un piétinement étouffé à la porte, un bruit de fuite, puis le silence retomba.

Kino sentit le sang chaud couler sur son front et entendit Juana l'appeler d'une voix étranglée de terreur :

— Kino ! Kino !

Le calme revint en lui aussi vite que la rage l'avait emporté, et il répondit :

— Je n'ai rien. La chose est partie.

Il revint à tâtons vers la natte. Déjà Juana ranimait le feu. Déterrante une braise, elle émietta des feuilles de maïs sèches au-dessus, aviva la petite flamme, et une mince lueur dansa bientôt dans la maison. Et, sortant un cierge bénit de sa cachette, elle l'alluma à la flamme et le fixa sur la pierre du foyer. Elle travaillait vite, marmonnant tout en s'activant. Elle trempa le coin de son châle dans l'eau et épongea le sang sur le front blessé de son mari.

— Ce n'est rien, dit Kino, mais sa voix et ses yeux étaient durs, glacés, et une sourde haine croissait en lui.

Et soudain l'angoisse qui avait peu à peu envahi Juana éclata. Les lèvres serrées, elle s'écria d'une voix rauque :

— C'est l'esprit du mal ! Cette perle, c'est le péché ! Elle nous fera périr ! » Sa voix devenait perçante. « Jette-la, Kino ! Écrasons-la entre deux pierres. Enterrons-la quelque part et oublions l'endroit ! Rejetons-la à la mer. Elle nous apporte le malheur. Kino, mon homme, elle va nous faire périr ! »

Et, à la lueur du cierge, ses lèvres et ses yeux clamaient sa frayeur.

Mais le visage de Kino resta ferme ; son esprit et sa volonté restèrent fermes.

— Cette perle est notre unique chance, répondait-il. Notre fils doit aller à l'école. Il faut qu'il brise la muraille qui nous enferme.

— Elle nous détruira tous, pleura Juana. Tous, même notre fils.

— Chut... fit Kino. Ne parle plus. Au matin, nous vendrons la perle, et alors le mal partira et il ne restera que le bon. Maintenant, tais-toi, femme.

Ses yeux noirs regardaient sombrement la flamme et, pour la première fois, il remarqua qu'il tenait encore le coutelas dans sa main. Il leva la lame, la regarda et vit une petite traînée de sang sur l'acier. Il amorça le geste d'essuyer la lame sur son pantalon, hésita puis plongea le couteau dans la terre pour le nettoyer.

Au loin, les coqs commencèrent à chanter et l'air se modifia : l'aube arrivait. Le vent du matin frôla l'eau de l'estuaire et chuchota dans les mangroves ; sur la grève, les petites vagues vinrent échouer à un rythme plus vif dans la frange des coquillages. Kino souleva la natte, déterra la perle, la posa devant lui et la considéra longuement.

Et la beauté de cette perle, chatoyant et scintillant à la lueur du petit cierge, abusa encore une fois de son cerveau. Elle était si adorable, si douce, et sa propre musique se dégageait d'elle : un chant de promesses et de délices, l'assurance du futur, de l'aisance, de la sécurité. Sa chaude iridescence, c'était la panacée contre la maladie, le mur contre l'insulte. Elle fermait la porte à la famine. Et, à la contempler, les yeux de Kino s'adoucirent, son visage se détendit. Il vit l'image du petit cierge bénit se refléter dans la surface lisse de la perle, et à ses oreilles revint l'adorable musique sous-marine, le chant de la verte lumière diffuse des fonds. Juana le regarda furtivement et le vit sourire. Et, comme d'une certaine manière ils ne faisaient qu'un seul être, n'avaient qu'un seul but, elle sourit avec lui.

Et ils commencèrent cette journée dans l'espoir.

VI

C'est merveilleux de voir combien une petite ville est consciente. Si un homme, une femme, un enfant ou un bébé agit et se conduit selon les règles établies, n'enfreint aucune loi, ne diffère de

personne, ne risque aucune tentative, ne tombe pas malade et ne vient troubler en rien le confort, la paix morale ou le cours tranquille des jours de la ville, alors cet élément peut disparaître sans qu'on se soucie jamais de lui. Mais qu'un être sorte de la norme des pensées ou des habitudes rituelles, et aussitôt les nerfs de tous les citoyens vibrent, un courant s'établit le long des fibres nerveuses de la ville. Et chacune des unités communique avec l'ensemble.

C'est ainsi que très tôt, ce matin-là, toute la ville de La Paz se trouva informée du fait que Kino allait vendre sa perle dans la journée. On le savait dans les huttes avoisinantes et chez les pêcheurs de perles ; dans les boutiques des épiciers chinois ; on le savait à l'église où les enfants de chœur discutaient à voix basse de l'événement. La rumeur se glissa chez les nonnes. Devant l'église, les mendiants en parlaient entre eux, car ils ne manqueraient pas d'être là pour recevoir la dîme sur les premiers fruits de la chance. La nouvelle avait excité tout le monde et particulièrement les gamins, mais les acheteurs de perles, eux aussi, le savaient dès les premières heures de la matinée. On aurait pu voir chacun assis tout seul à son bureau en train de rouler machinalement les perles au bout des doigts sur leur petit plateau de velours en songeant au rôle qu'il remplirait dans l'aventure.

Chaque acheteur était censé agir pour son compte et affronter ses concurrents aux enchères pour l'acquisition des perles apportées par les pêcheurs. Et il fut un temps où il en était ainsi. Mais c'était là une méthode de gaspillage, car il était parfois arrivé que, dans le feu des enchères pour l'obtention d'une belle perle, d'énormes sommes avaient été offertes aux pêcheurs, extravagance qu'il ne fallait pas encourager. À présent, il n'y avait plus qu'un seul acheteur avec de nombreux sous-ordres, et les hommes qui, dans leurs bureaux, attendaient Kino savaient tous quel prix ils offriraient, jusqu'où ils monteraient et quelle serait la méthode employée par chacun d'entre eux. Et bien que cet achat ne rapportât à ces hommes rien de plus que leur salaire habituel, l'agitation avait quand même saisi tous les acheteurs de perles, car toute chasse apporte une émotion, et si la tâche d'un homme consiste à faire baisser un prix, alors il doit trouver plaisir et satisfaction à le faire baisser au maximum. Car dans ce monde, chacun fonctionne au mieux de ses facultés et fait de son mieux, quoi qu'il en pense. En dehors de toute considération de récompense, de compliment ou d'avancement, un acheteur de perles est un acheteur de perles, et le plus heureux est celui qui a pu acheter au plus bas prix.

Ce matin-là, le soleil brûlant et doré pompait l'humidité de l'estuaire et du Golfe et la dispersait en écharpes scintillantes à travers l'espace, si bien que l'atmosphère vibrait et que la vue était irréelle. Au nord de la ville, un mirage était suspendu en l'air – le mirage d'une montagne qui s'élevait à plus de trois cents kilomètres de là – et ses flancs abrupts paraissaient couverts de pins et surmontés d'un haut pic rocheux et dénudé.

Toute la matinée, les pirogues échouées restèrent couchées sur la grève ; les pêcheurs de perles ne plongeraient pas ce jour-là, car il y aurait trop d'événements, trop de choses à voir, lorsque Kino irait vendre sa perle.

Dans leurs huttes au bord de la grève, les voisins de Kino s'attardèrent autour du petit déjeuner en discutant de ce qu'ils feraient, s'ils avaient trouvé cette perle. Un homme déclara qu'il l'offrirait au Saint-Père, à Rome. Un autre, qu'il paierait pendant mille ans des messes pour toutes les âmes de sa famille. Un autre encore, qu'il prendrait tout l'argent et le distribuerait aux pauvres de La Paz, et un quatrième estima toutes les bonnes œuvres qu'on pourrait faire avec le prix de la perle, toutes les aumônes, les secours et les sauvetages qu'on pourrait accomplir si on avait de l'argent. Et tous firent des vœux pour que la soudaine fortune de Kino ne lui tournât pas la tête, pour qu'elle n'en fît pas un homme riche, pour qu'elle ne semât pas en lui les germes malfaisants de l'avidité, de la haine et de l'indifférence. Car Kino était aimé de tous ; ce serait un malheur si la perle venait à le changer.

— Et Juana, une si bonne femme, dirent-ils, et le beau petit Coyotito et ceux à venir. Quelle pitié ce serait, si la perle venait à les détruire !

Pour Kino et Juana, ce jour était le grand jour de leur vie – comparable seulement au jour de la naissance du bébé – car c'est celui-là qui allait déterminer tous les autres. Par exemple, ils diraient plus tard :

« C'est arrivé deux ans avant que nous vendions la perle. » Ou bien : « C'était six semaines après

la vente de la perle. »

Consciente de l'importance de l'événement, Juana abandonnant toute retenue mit à Coyotito les vêtements qu'elle réservait pour son baptême – quand ils auraient assez d'argent pour payer le baptême... Elle peigna et natta ses cheveux et en attacha les bouts avec deux petits nœuds de ruban rouge, puis elle revêtit sa jupe et sa blouse de mariée. Le soleil était au quart de sa course quand ils furent prêts. Les guenilles blanches de Kino étaient du moins propres, et ce jour verrait leur fin. Car demain, ou peut-être même dans l'après-midi, Kino achèterait des habits neufs.

Les voisins, qui surveillaient la porte de Kino à travers les fentes de leurs huttes, étaient déjà habillés et prêts à partir. C'est le plus naturellement du monde qu'ils accompagnaient Kino et Juana à la vente de la perle. C'était chose normale, attendue. Il s'agissait d'un événement mémorable, et ils auraient été fous de ne pas y participer. De plus, cela aurait presque semblé inamical.

Juana disposa soigneusement son châle sur sa tête et, drapant le plus long pan sous son coude droit, frôla le bout de tissu dans sa main droite pour faire un petit hamac sous son bras ; elle y assit Coyotito, l'adossant contre le châle, afin qu'il pût tout voir et, peut-être, se rappeler. Kino coiffa son large chapeau de paille, s'assura de la main qu'il était bien ajusté, ni trop en arrière, ni incliné à un angle trop provocant, à la façon d'un célibataire écervelé et irresponsable, ni trop droit, comme le portent les vieux, mais légèrement penché en avant en signe de sérieux, de vigueur, de caractère. On peut lire beaucoup de choses dans la manière dont un homme baisse son chapeau sur sa tête. Kino glissa ses pieds dans ses sandales et remonta la courroie au-dessus de son talon. La grosse perle était enveloppée dans un morceau de vieille peau de daim veloutée et placée au fond d'un petit sac de cuir ; le sac de cuir reposait dans la poche de la chemise de Kino. Il plia soigneusement sa couverture en une bande étroite qu'il jeta sur son épaule et, après cela, ils furent prêts.

D'un pas digne, Kino sortit de sa maison, suivi par Juana portant Coyotito. Dès qu'ils se furent engagés dans le chemin frais encore de rosée, les voisins emboîtèrent le pas en direction de la ville. Les maisons vomissaient des gens, les seuils crachaient des enfants. Mais, à cause de l'événement, une seule personne marchait à la hauteur de Kino : son frère, Juan Tômas.

Et Juan Tômas lui prodiguait les conseils :

— Fais attention. Ne te laisse pas voler, dit-il.

Puis :

— Fais bien attention ! et Kino opina.

— Nous ne connaissons pas le prix que l'on paie autre part, poursuivit Juan Tômas. Comment pouvons-nous savoir si le prix est raisonnable, quand nous ignorons ce qu'un acheteur de perles offre dans les autres villes ?

— Voilà qui est vrai, répondit Kino. Mais comment le savoir ? Nous sommes ici et pas là-bas.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient de la ville, la foule grossissait derrière eux et, par simple nervosité, Juan Tômas continuait à parler.

— Avant ta naissance, fit-il, les vieux avaient pensé à un moyen d'obtenir plus d'argent pour leurs perles. Ils s'étaient dit que ce serait mieux s'ils chargeaient un représentant d'apporter toutes les perles à la capitale pour les vendre, en lui donnant sa part de profit.

Kino approuva de la tête :

— Je sais, dit-il. C'était une bonne idée.

— Alors, poursuivit Juan Tômas, après avoir trouvé leur homme, ils ont réuni les perles et ils l'ont envoyé à la capitale. Et on n'en a jamais plus entendu parler, et les perles ont été perdues. Alors, ils ont trouvé un autre homme, ils l'ont envoyé là-bas, et on n'en a jamais entendu parler non plus. Alors, ils ont abandonné l'idée, et ils sont revenus au vieux système.

— Je sais, répondit Kino. J'ai entendu mon père en parler. C'était une bonne idée, mais elle allait contre la religion, le Père l'a bien expliqué. La perte était un châtiment envoyé à ceux qui avaient tenté d'abandonner leur poste. « Chaque homme et chaque femme, expliquait le Père, est un soldat

envoyé par Dieu pour garder une partie du Château de l'Univers. Certains sont sur les remparts, d'autres au fond des murs sombres. Mais tous doivent veiller fidèlement à leur poste et bien se garder de s'en écarter, faute de quoi, le château serait exposé aux assauts de l'Enfer. »

— Je l'ai entendu faire son sermon, répliqua Tômas. Il le répète tous les ans.

Tout en marchant, les frères fronçaient les paupières comme leurs pères, leurs grands-pères et les grands-pères de ceux-ci le faisaient depuis le jour où les premiers étrangers étaient venus avec leurs discours et une autorité soutenue par les arguments de leurs fusils. Et en quatre cents ans, le peuple de Kino n'avait acquis que ce seul moyen de défense – un léger clignement des yeux et un mince serrement des lèvres – et l'isolement. Rien ne pouvait briser cette muraille et, derrière cette muraille, ils demeuraient entiers.

Bien que grossissant à chaque pas, le cortège était solennel, car tous sentaient l'importance du jour, et tout enfant qui essayait de regimber, de hurler, de pleurer, de chiper un chapeau ou de tirer les cheveux de sa voisine se faisait vite tancer par ses aînés. L'événement était d'une telle importance, qu'un vieillard impotent, monté sur les vigoureuses épaules de son neveu, vint grossir la foule. La procession quitta le quartier des cabanes et pénétra dans la ville de pierre et de ciment, où les rues sont larges et bordées de petits trottoirs. Et, comme l'autre fois, les mendiants se joignirent à elle lorsqu'elle passa devant l'église ; les épiciers la regardèrent défiler ; les petits bars furent abandonnés par les clients et les patrons, fermant leurs volets, la suivirent aussi. Et le soleil tombait sur les rues de la ville, de sorte que même les plus petits cailloux projetaient leur ombre sur le sol.

La nouvelle de son arrivée précédait le cortège et, dans leurs petits bureaux sombres, les acheteurs se dressèrent, dans l'expectative. Ils étalèrent des papiers afin d'avoir l'air occupés lorsque Kino paraîtrait et rangèrent leurs perles dans les tiroirs, car il ne faut jamais laisser une perle médiocre à côté d'une beauté. Et la rumeur vantant la beauté de la perle de Kino était parvenue à leurs oreilles. Les bureaux des acheteurs de perles étaient tous groupés dans une ruelle étroite ; des barreaux de fer en défendaient les fenêtres et des stores de bois tamisaient la lumière pour ne laisser entrer qu'une douce pénombre.

Un personnage massif et lent attendait dans l'un des bureaux. Son visage était paternel et bénin, ses yeux luisants de cordialité. Il prodiguait les bonjours et serrait cérémonieusement les mains – un homme jovial qui connaissait des tas de bons mots et dont l'humeur cependant restait proche de la tristesse car, au beau milieu d'un éclat de rire, il était capable de se rappeler la mort de votre tante, et la larme lui venait à l'œil au souvenir de votre perte. Ce matin-là, il avait disposé une fleur – un unique hibiscus écarlate – dans un vase, sur son bureau, à côté de son plateau de velours noir, devant lui. Il était rasé de si près que son menton paraissait bleu, et ses mains étaient nettes et ses ongles polis. Il avait laissé sa porte ouverte à l'air matinal et il fredonnait entre ses dents pendant que sa main droite s'entraînait à des tours de passe-passe. Il faisait rouler une pièce sur son poing, la faisait apparaître, disparaître, tourner et rutiler. La pièce clignotait sous les yeux et tout aussitôt, s'évanouissait sans que l'homme eût l'air de faire attention à ce qu'il faisait. Les doigts travaillaient avec une précision mécanique, tandis que l'homme fredonnait en surveillant la porte. Soudain, il entendit le piétinement de la foule qui approchait et ses doigts agiles firent virevolter la pièce de plus en plus vite jusqu'à ce que, Kino, apparaissant sur le seuil de la porte, ils escamotent le jeton luisant.

— Bonjour, mon ami, dit le gros homme. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Kino essayait de percer la pénombre du bureau car il était ébloui par l'étincelante lumière du dehors. Mais les yeux de l'acheteur étaient devenus froids, cruels et fixes comme ceux d'un faucon, pendant que le reste de sa figure arborait un sourire de bienvenue. Et en cachette, derrière son bureau, sa main droite jonglait avec la pièce.

« J'ai une perle », dit Kino. Et Juan Tômas, debout à côté de lui, eut un petit sursaut en entendant la modestie de la déclaration. Les voisins se pressèrent sur le seuil et une rangée de gamins s'accrochèrent aux barreaux des fenêtres pour voir à l'intérieur. Autour des jambes de Kino, quelques petits garçons suivaient la scène à quatre pattes.

— Vous avez une perle, répondit l'acheteur. Parfois on m'en apporte une douzaine à la fois. Enfin, voyons votre perle. Nous l'estimerons et nous vous en donnerons le meilleur prix. Et sous la table,

ses doigts jouaient fébrilement avec la pièce.

Par instinct, Kino savait préparer ses effets. Lentement, il saisit le sac de cuir; lentement, il en sortit la douce peau de daim sale, puis il fit rouler la grosse perle sur le plateau de velours noir et, instantanément, ses yeux sautèrent sur le visage de l'acheteur. Mais il n'y vit aucun signe, aucun mouvement, le visage ne changea pas. Mais sous le bureau, la main dissimulée manqua son geste. La pièce culbuta sur une phalange et roula silencieusement sur les genoux de l'homme. Et, à l'abri du bureau, ses doigts se crispèrent. Quand la main droite sortit de sa cachette, l'index toucha la grosse perle, la fit rouler sur le velours noir; puis le pouce et l'index la saisirent et l'amenèrent sous les yeux de l'acheteur, la firent tourner en l'air.

Kino, les voisins, tous retinrent leur souffle et un chuchotement passa dans la foule. « Il est en train de l'examiner... On n'a pas encore fait mention du prix... Ils n'ont pas encore convenu de prix... »

La main de l'acheteur était tout à coup devenue un personnage. Cette main rejeta la grosse perle sur le plateau, son index la repoussa d'un geste insultant, et sur le visage de l'homme apparut un sourire triste et méprisant.

— Je suis désolé, mon ami, fit-il en haussant légèrement les épaules pour bien souligner qu'il n'était pas responsable de cette malchance.

— C'est une perle de grande valeur, dit Kino.

Les doigts de l'acheteur appliquèrent une petite pichenette à la perle qui bondit et rebondit doucement sur le plateau de velours.

— Avez-vous entendu parler du Trésor du Fou? demanda l'acheteur. Eh bien, cette perle, c'est exactement cela. Elle est trop grosse. Qui voudra l'acheter? Il n'existe pas de marché pour de pareilles choses. Elle n'est qu'une curiosité. Je suis désolé. Vous pensiez que c'était une pièce de valeur, mais ce n'est qu'une curiosité.

Le visage de Kino montrait son trouble, sa perplexité.

— C'est la Perle du Monde, dit-il. Personne encore n'en a vu une pareille.

— Bien au contraire, rétorqua l'acheteur. Elle est énorme, mais elle est grossière. En tant que curiosité, elle a son intérêt; un musée la mettra peut-être dans sa collection de coquillages. Je peux vous en offrir... disons... mille pesos.

Le visage de Kino s'assombrit, menaçant.

— Elle en vaut cinquante mille, dit-il. Vous le savez bien. Vous essayez de me voler.

Et l'acheteur entendit un petit grondement passer dans la foule à la mention du prix. Un frisson de peur le traversa.

— Il ne faut pas vous en prendre à moi, protesta-t-il vivement. Je ne suis qu'un des experts. Consultez les autres. Allez les voir à leur bureau et montrez-leur votre perle. Ou, mieux encore, faisons-les venir ici, comme cela vous serez sûr qu'il n'y aura pas de coup monté. Garçon!... » appela-t-il et lorsque l'employé passa la tête par la porte du fond, il commanda : « Cours chez un tel, un tel et un tel. Demande-leur de venir ici, sans leur dire pourquoi. Dis-leur simplement que j'aimerais les voir. »

Et sa main droite, glissant sous le bureau, pécha une autre pièce au fond de sa poche et la fit circuler entre ses doigts.

Les voisins de Kino chuchotaient entre eux. Ils avaient redouté quelque chose de ce genre. La perle était grosse, mais elle avait une curieuse couleur. Depuis le début, ils s'en étaient doutés. Et après tout, mille pesos n'étaient pas une somme à dédaigner pour un homme qui n'était pas riche; c'était relativement la fortune. Et si Kino acceptait les mille pesos? Tout de même, hier encore il n'avait rien du tout!

Mais Kino s'était raidi, durci. Il sentait se déclencher la fatalité, flairait le cercle des loups, le vol plané des vautours. Il sentait presque physiquement la vilenie se coaguler autour de lui et se savait

impuissant à se défendre. Dans ses oreilles, il entendait la musique maudite. Et, sur le velours noir, la grosse perle luisait de telle manière que l'acheteur n'en pouvait détacher les yeux.

Dans la porte, la foule ondula et se brisa pour laisser passage aux trois acheteurs. Par crainte de manquer un mot, de perdre un geste ou une expression, elle était silencieuse, maintenant. Kino demeura muet et attentif. Une petite poussée dans les reins le fit retourner : il rencontra le regard de Juana et quand il détourna les yeux, une force nouvelle l'animait.

Les acheteurs n'échangèrent pas un regard, ne posèrent pas l'œil sur la perle. Derrière son bureau, le gros homme expliqua :

— Je viens d'estimer cette perle. Son propriétaire, ici, ne se déclare pas satisfait. Je vais vous prier d'examiner la... l'objet et de faire une offre. Remarquez, dit-il à Kino, que je n'ai pas fait mention de ce que j'ai offert.

Le premier acheteur, un homme sec et noueux, sembla voir la perle pour la première fois. Il la ramassa, la fit tourner entre le pouce et l'index puis, d'un air méprisant, la reposa sur le plateau.

— Tenez-moi hors du débat, déclara-t-il sèchement. Je n'ai pas d'offre à faire. Je n'en veux pas. Cette perle est une... monstruosité... conclut-il et ses lèvres minces se retroussèrent.

Alors le second acheteur, un petit bonhomme à la voix faible et timide, ramassa la perle à son tour et la considéra soigneusement. Il prit une loupe dans sa poche et examina l'image grossie. Puis il eut un rire étouffé.

— J'ai vu de meilleures perles faites en mie de pain, fit-il. Je connais le genre. Celle-ci est tendre et crayeuse. Elle perdra bientôt sa couleur et mourra dans quelques mois. Regardez... » et, tendant la loupe à Kino, il lui montra comment s'en servir. Et Kino, qui n'avait jamais vu la surface d'une perle agrandie, fut choqué de son aspect étrange.

Le troisième acheteur prit la perle des mains de Kino.

— J'ai un client qui aime ces espèces-là, déclara-t-il. J'en offre cinq cents pesos et peut-être pourrai-je la lui revendre pour six cents.

Kino allongea violemment le bras et lui arracha la perle des doigts. Il l'enveloppa dans la peau de daim et l'enfouit dans sa chemise.

Derrière son bureau, le gros homme était en train de dire :

— Je sais que je suis fou, mais je tiens ce que j'ai dit. J'en offre toujours mille pesos. Que faites-vous ? demanda-t-il en voyant Kino faire disparaître la perle.

— On veut me voler ! s'écria Kino d'une voix furieuse. Ma perle n'est pas à vendre chez vous. Peut-être irai-je jusqu'à la capitale.

À présent, les acheteurs échangeaient de vifs coups d'œil. Ils savaient qu'ils y étaient allés trop fort, ils savaient aussi que leur échec leur vaudrait une sanction et le gros homme lança vivement :

— J'irai même jusqu'à quinze cents.

Mais Kino se frayait déjà un chemin à travers la foule. Le bourdonnement des commentaires lui arrivait vaguement, son sang en furie tambourinait à ses oreilles. Il se lança à travers la foule et s'éloigna. Juana le suivit, trotinant derrière lui.

VII

Quand le soir descendit sur les huttes, les voisins discutèrent du grand événement du matin en mangeant leurs galettes et leurs haricots. Ils ne savaient plus : la perle leur semblait belle, mais ils n'en avaient encore jamais vu une pareille, et, sûrement, les acheteurs s'y connaissaient beaucoup mieux qu'eux.

— Et remarquez bien, disaient-ils. Les acheteurs n'ont même pas discuté entre eux. Tous les trois, ils ont tout de suite su que la perle était sans valeur.

— Oui, mais supposez qu'ils se soient mis d'accord à l'avance ?

— S'il en était ainsi, alors toute notre vie nous aurions été volés.

— Peut-être, suggéra quelqu'un, peut-être eût-il été préférable que Kino prît les quinze cents pesos. C'était une grosse somme d'argent, plus qu'il n'en avait jamais vu... Peut-être Kino avait-il agi comme un fou entêté. Et à supposer qu'il aille vraiment jusqu'à la capitale et là, ne trouve aucun preneur pour la perle ? Il n'y survivrait jamais.

Et puis, disaient d'autres timorés, maintenant qu'il les avait défiés, les acheteurs n'accepteraient plus jamais de traiter avec lui. Peut-être Kino s'était-il tranché lui-même la gorge, peut-être s'était-il condamné lui-même.

Mais d'autres répliquaient : « Kino est un homme brave, un homme sans peur. Son courage nous servira tous. » Ceux-là étaient fiers de Kino.

Dans sa maison, accroupi sur sa natte, Kino méditait sombrement. Il avait enterré la perle sous une pierre de l'âtre et fixait si intensément les dessins de la natte que, finalement, les croisillons du tissage dansèrent devant ses yeux. Il avait perdu un monde sans en avoir gagné un autre. Et Kino avait peur. Pas une fois dans sa vie, il ne s'était éloigné de chez lui. Il avait peur des étrangers et des lieux nouveaux. Il était terrorisé par ce monstre d'inconnu qu'on appelait la capitale. Elle se trouvait là-bas, de l'autre côté de l'eau, derrière les montagnes – à plus de quinze cents kilomètres de distance et chaque lieue terrible et étrangère représentait une nouvelle frayeur. Mais Kino avait perdu son vieux monde et devait grimper à l'assaut d'un nouveau. Car le futur dont il avait rêvé était réel, indestructible ; il avait dit : « J'irai » et ces mots aussi créaient une nouvelle réalité. Le seul fait d'avoir décidé de partir – et de l'avoir annoncé – équivalait à avoir déjà fait la moitié du chemin.

Juana l'avait regardé enterrer la perle et tout en faisant la toilette de Coyotito et en lui donnant le sein, elle ne l'avait pas quitté des yeux. À présent, elle préparait les galettes de maïs du dîner.

Juan Tômas entra, s'accroupit à côté de Kino et resta silencieux un long moment, si bien que finalement Kino lui demanda :

— Que pouvais-je faire d'autre ? Ce sont tous des voleurs.

Juan Tômas opina gravement. Il était l'aîné et Kino attendait de lui de sages avis.

— Il est difficile de dire, répondit-il. Nous savons bien que nous sommes volés, depuis notre naissance jusqu'au prix exorbitant de nos cercueils. Mais nous survivons. Ce que tu as défié, ce n'est pas les acheteurs de perles, mais le système entier, toute une manière de vivre, et je tremble pour toi.

— Qu'ai-je donc à redouter de plus que la famine ? demanda Kino.

Mais Juan Tômas secoua lentement la tête.

— Cela, nous avons tous à le redouter. Mais suppose que tu aies raison – suppose que ta perle ait une grosse valeur – crois-tu que les choses en resteront là ?

— Que veux-tu dire ?

— Je n'en sais rien, répondit Juan Tômas, mais j'ai peur pour toi. C'est un nouveau terrain sur lequel tu marches, et tu ne connais pas ton chemin.

— Je vais partir. Je vais partir bientôt, dit Kino.

— Oui, agréa Juan Tômas. C'est ce que tu dois faire. Mais je me demande si tu trouveras les choses différentes, dans la capitale. Ici, tu as tes amis, et moi, ton frère. Là-bas, tu seras seul.

— Que faut-il que je fasse ! s'écria Kino. C'est une profonde malice qui commande ceci. Mon fils aurait une chance, c'est contre cela qu'ils luttent. Mes amis me protégeront.

— À condition seulement que cela ne les menace pas et ne les dérange pas, répondit Juan Tômas. Il se leva en disant : « Que Dieu soit avec toi. »

Et Kino répéta : « Que Dieu soit avec toi », sans oser lever les yeux, car les mots lui semblèrent étrangement froids.

Longtemps après le départ de Juan Tômas, Kino demeura assis sur sa natte, réfléchissant amèrement. Une léthargie, un sentiment d'impuissance grisâtre s'étaient abattus sur lui. Tous les chemins semblaient coupés. Dans sa tête, il n'entendait plus que la noire musique de l'ennemi. Tous ses sens tendus flambaient, mais par le don qu'il tenait de son peuple, son esprit s'en était retourné communier avec les choses. Il discernait chacun des petits sons de la nuit envahissante, le gazouillis assoupi des oiseaux qui se couchaient, l'agonie amoureuse des chats, la chute et le retrait des courtes vagues sur la grève et le simple murmure du lointain. Il humait l'odeur iodée des goémons abandonnés par la marée descendante. Et, dans la pièce, la flamme des branchages faisait danser les dessins de sa natte devant ses yeux subjugués.

Juana l'observait avec inquiétude, mais elle le connaissait et savait que la meilleure façon de l'aider était de demeurer silencieuse et proche. Et, comme si elle aussi entendait le Chant du Mal, elle le combattit en fredonnant la mélodie de la famille, la mélodie de la chaude sécurité, de l'unité familiale. Serrant Coyotito dans ses bras, elle lui chantait la chanson qui éloigne le mal, et sa voix s'élevait courageusement contre la menace de la sombre musique.

Kino ne fit pas un geste, ne demanda pas son dîner. Elle savait qu'il le demanderait quand il le voudrait. Il restait là, le regard figé, et il sentait le mal aux aguets rôder autour de la maison ; il devinait que de sombres choses tapies dans l'ombre attendaient qu'il sorte. C'était noir et redoutable, mais cela l'appelait, le menaçait, le défiait. Sa main droite plongea dans sa chemise et tâta son couteau ; ses yeux se dilatèrent ; il se leva et se dirigea vers la porte.

Juana souhaita de pouvoir l'arrêter ; elle tendit la main vers lui et sa bouche s'agrandit d'effroi. Durant un long moment, Kino regarda dans le noir, puis il sortit. Juana entendit une petite course, les grognements d'une lutte, le coup. La terreur la glaça un instant sur place, puis ses lèvres se retroussèrent sur ses dents, à la manière d'un chat. Elle déposa Coyotito sur le sol et, saisissant une des pierres du foyer, se précipita au-dehors, mais tout était déjà fini. Étendu sur le sol, Kino essayait vainement de se lever, et il n'y avait plus personne à côté de lui. Rien que les ombres, le clapotis des vagues et le soupir du lointain. Mais le mal était là, tout autour, caché derrière la haie, tapi dans la nuit, près de la maison, planant dans les airs.

Juana lâcha sa pierre et, passant ses bras autour de Kino, elle l'aida à se relever et l'entraîna dans la maison. Le sang dégoulinait de son crâne et sa joue était balafrée d'une longue blessure sanglante qui allait de l'oreille au menton. Et Kino n'était plus qu'à moitié conscient. Il secoua la tête pour se ressaisir. Sa chemise était déchirée, ses vêtements à demi arrachés. Juana le fit asseoir sur la natte et d'un pan de sa jupe essuya le sang qui ruisselait sur son visage. Elle lui fit boire un peu de pulque dans un petit pichet et il secoua encore une fois la tête pour chasser le brouillard.

— Qui ? demanda Juana.

— Je ne sais pas. Je n'ai rien vu.

Elle apporta son pot d'eau claire et lava la blessure de la joue de Kino qui, toujours étourdi, regardait machinalement devant lui, l'œil fixe.

— Kino, mon homme, pleura Juana, mais le regard de Kino restait fixé au loin. Kino, m'en-tends-tu ?

— Je t'entends, répondit-il d'une voix morne.

— Kino, cette perle, c'est le malheur. Détruisons-la avant qu'elle nous fasse périr. Écrasons-la entre deux pierres ! Allons... allons la jeter à la mer - c'est là sa place ! Kino, c'est le malheur ! elle est maudite !

À ces mots, la vie revint dans les yeux de Kino qui lancèrent soudain des éclairs farouches. Ses muscles et son esprit se tendirent.

— Non, fit-il. Je me battrai contre cela. Et je vaincrai. Nous garderons notre chance. » Son poing martelait la natte. « Personne ne nous enlèvera notre bonne fortune. » Son regard s'adoucit soudain et, d'un geste tendre, il posa gentiment la main sur l'épaule de Juana : « Crois-moi, dit-il. Je suis un homme. » Et son visage prit une expression rusée.

— Au matin, nous monterons dans notre pirogue, nous traverserons la mer et nous passerons par les montagnes vers la capitale, tous les deux. Nous ne nous laisserons pas voler. Je suis un homme.

— Kino, fit-elle d'une voix rauque, Kino, j'ai peur ! On peut tuer un homme. Allons rejeter la perle à la mer.

— Tais-toi ! fit-il d'un ton farouche. Je suis un homme. Tais-toi. » Et elle se tut, car sa voix ordonnait. « Dormons un peu, poursuivit-il. Au point du jour, nous nous mettrons en route. Tu n'as pas peur de partir avec moi ?

— Non, mon homme.

Alors Kino posa un regard doux et tendre sur sa femme, tandis que sa main lui caressait la joue.

— Dormons un petit peu, dit-il.

VIII

Une lune tardive se leva juste avant le premier chant du coq. Kino ouvrit les yeux mais ne fit pas un geste : quelque chose bougeait à côté de lui. Ses yeux fouillèrent la nuit et, à la pâle lueur de la lune qui se faufilait par les fentes de la hutte, il vit Juana se lever silencieusement. Il la vit se diriger vers l'âtre. Ses gestes étaient si précautionneux qu'il entendit à peine le bruit de la pierre qu'elle déplaça. Et alors, comme une ombre, elle se coula vers l'extérieur. Elle fit une courte pause devant la caisse suspendue de Coyotito puis, une seconde, sa noire silhouette se découpa dans la porte et elle disparut.

La colère empoigna Kino. Il bondit sur ses pieds et, aussi silencieux qu'elle, il la suivit. Dans la nuit, il entendait ses pas rapides descendre vers la grève. Il la suivait à pas de loup, le cerveau ivre de rage. Elle apparut de l'autre côté des taillis, trébucha sur les petits rochers de la grève et soudain, elle l'entendit et se mit à courir. Elle avait le bras levé et prêt à lancer lorsqu'il bondit sur elle. Il saisit son poignet et lui arracha la perle. De son poing fermé, il la frappa au visage ; elle tomba parmi les rocaillies et il lui lança un coup de pied dans les côtes. À la lumière blême de la lune, il vit les vaguelettes se briser sur elle, sa jupe gonflée flotter puis s'affaisser et coller à ses cuisses lorsque la vague se retira.

Les dents serrées, les lèvres retroussées, Kino la regarda, en sifflant comme un serpent. Et Juana, les yeux élargis mais non effrayés, le regarda aussi, bien en face, comme un agneau devant le boucher. Elle savait que le meurtre était en lui, et cela était bien ainsi. Elle en avait accepté l'idée et ne protesterait ni ne résisterait. Mais soudain, sa fureur l'abandonna et le dégoût l'envahit comme une nausée. Il fit demi-tour, remonta la grève et traversa les taillis, abruti par sa propre émotion.

Il entendit un mouvement rapide, saisit son coutelas, plongea vers une noire silhouette, sentit son poignard s'enfoncer et fut soudain projeté à genoux, puis jeté sur le sol. Des doigts avides fouillèrent ses habits, des mains véloces le tâtèrent de toutes parts et la perle, sautant de ses doigts, vint tomber, scintillante, derrière une petite pierre du chemin, où la douce lumière de la lune la fit miroiter.

Juana se traîna sur les rochers du rivage. Son visage n'était qu'une douleur sourde et son flanc la brûlait. Elle se maintint à genoux pendant un moment, sa jupe trempée collant à ses jambes. Elle n'éprouvait aucune colère contre Kino. Il avait dit : « Je suis un homme » et cela signifiait beaucoup de choses pour Juana. Cela signifiait qu'il était à moitié fou et à moitié dieu. Cela signifiait que Kino se lancerait de toute sa force contre une montagne, précipiterait toute sa force contre la mer. Dans son âme de femme, Juana savait que la montagne resterait immuable tandis que l'homme se briserait ; que les marées se poursuivraient tandis que l'homme se noierait. Et cependant, c'est tout cela qui faisait de lui un homme, demi-fou, demi-dieu, et Juana avait besoin d'un homme ; elle ne pourrait pas vivre sans un homme. Bien qu'elle ne comprît pas toujours ces différences entre un homme et une femme, elle les connaissait, les acceptait, il les lui fallait. Évidemment, elle le suivrait, cela n'entraînait même pas en question. Sa qualité de femme, la raison, la prudence, l'instinct de conservation pourraient parfois même contrebalancer la violente virilité de Kino et les sauvegarder tous. Elle se remit péniblement sur ses pieds et, plongeant ses paumes unies dans les petites vagues,

lava son visage meurtri avec la mordante eau salée, puis elle se traîna sur la grève à la suite de Kino.

De longs nuages en écharpe, venus du sud, avaient envahi le ciel. La lune pâle y plongeait, puis en émergeait l'instant d'après, de sorte que Juana marchait tantôt dans l'ombre, tantôt dans la lumière. Son dos se courbait de douleur et elle avançait tête basse. La lune était couverte quand elle traversa les taillis et, lorsqu'elle perça à travers les nuages, Juana vit, derrière un caillou du chemin, luire la grosse perle. Elle tomba à genoux pour la ramasser et la lune plongeait de nouveau sous un nuage sombre. Toujours agenouillée, Juana réfléchit, se demandant si elle retournerait à la mer et achèverait ce qu'elle avait entrepris, mais, pendant qu'elle hésitait, la lumière revint et elle aperçut deux silhouettes noires gisant le long du chemin. Elle se précipita et vit que l'une d'elles était Kino et que l'autre, un inconnu, portait une énorme plaie béante et saignante à la gorge.

Kino bougea vaguement, émit quelques sons confus et ses bras et ses jambes s'agitèrent comme ceux d'un insecte aplati. Et soudain, l'espace d'un éclair, Juana comprit que l'ancienne vie était finie à jamais. Un homme mort sur le chemin, et le poignard de Kino, rougi de sang, gisant à son côté, l'en convainquirent sur-le-champ. Tout au long, Juana avait essayé de sauver une parcelle au moins de la vie paisible, une parcelle de cette vie d'avant la perle. Maintenant c'était fini et on ne pouvait plus revenir en arrière. Et dès qu'elle en eut conscience, elle raya totalement le passé. Ils n'avaient plus qu'une chose à faire : se sauver eux-mêmes.

Elle n'éprouvait plus aucune douleur, elle avait retrouvé son agilité. Vivement, elle traîna le corps de l'homme mort à l'abri des buissons. Puis elle revint à Kino et humecta son visage avec sa jupe mouillée. Il commença à revenir à lui et gémit.

— Ils ont pris la perle. Je l'ai perdue. Maintenant, tout est fini, s'exclama-t-il. J'ai perdu la perle.

Juana le calma comme elle l'aurait fait pour un enfant malade.

— Chut !... dit-elle. Voilà ta perle. Je l'ai trouvée sur le chemin. Est-ce que tu m'entends, à présent ? Voilà ta perle. Tu me comprends ? Tu as tué un homme. Nous devons fuir. Ils vont venir nous chercher, comprends-tu ? Nous devons partir avant le jour...

— J'ai été attaqué, répondit Kino, troublé. J'ai frappé pour défendre ma vie.

— Te rappelles-tu hier ? demanda Juana. Crois-tu que cela comptera ? Rappelle-toi les hommes de la ville. Crois-tu que ton explication suffira ?

Kino prit une longue inspiration, luttait contre sa faiblesse.

— Non, dit-il. Tu as raison. » Et, raidissant sa volonté, il fut de nouveau un homme.

— Va à la maison chercher Coyotito, commanda-t-il, et prends tout le maïs que nous avons. Je vais mettre la pirogue à l'eau et nous allons partir.

Il ramassa son couteau et la quitta. Trébuchant sur la grève, il descendit jusqu'à son bateau. Et quand la lune réapparut entre deux nuages, il vit qu'un gros trou en défonçait le fond. Alors la rage le dévora et lui rendit toutes ses forces. À présent, les ténèbres se resserraient sur la famille ; à présent, la musique maudite remplissait la nuit, s'accrochait aux palétuviers, déferlait avec les vagues. La pirogue de son grand-père, entretenue et calfatée avec tant de soins, et maintenant avec un grand trou dedans. C'était là un acte inconcevable. Le meurtre d'un homme n'était pas démoniaque comme le meurtre d'un bateau. Car un bateau n'a pas de fils, un bateau n'est pas capable de se défendre, et un bateau blessé ne se cicatrise pas. Le chagrin se mêlait à la colère de Kino, mais ce dernier coup l'avait durci au-delà de toute fêlure. Il était devenu une bête, maintenant, et la bête se tapit, attaque, et ne vit que pour se défendre et défendre les siens. Il n'avait plus conscience de sa blessure à la tête. À travers la grève, à travers les taillis, il bondit vers sa maison sans même penser qu'il pourrait prendre la pirogue d'un voisin. L'idée ne lui vint pas à l'esprit, pas plus qu'il n'eût jamais songé à briser un bateau.

Les coqs commencèrent à chanter ; l'aube approchait. La fumée des premiers feux filtra à travers les murs des cabanes, et les premiers arômes des galettes de maïs flottèrent dans l'air. Les oiseaux matineux s'agitaient déjà dans les taillis. La lune chlorotique pâlit encore et les nuages venant du sud s'épaissirent et s'accumulèrent au ciel. Un vent plus frais se leva sur l'estuaire - un vent

fiévreux, impulsif, portant l'odeur de la tempête ; un changement, un malaise se répandirent dans l'air.

En se précipitant vers sa maison, Kino ressentit une bouffée de joie. Il n'était plus troublé à présent, car il ne lui restait plus qu'une chose à faire, et sa main se porta d'abord à la grosse perle dans sa chemise, puis à son coutelas, suspendu contre sa peau.

Devant lui, il aperçut une petite lueur, puis, instantanément, une haute flamme jaillit dans la nuit avec un grondement pétillant et une grande colonne de feu illumina le chemin. Kino se mit à courir comme un fou : c'était sa hutte, il le savait. Et il savait que ces maisons brûlaient en quelques instants. Et, tandis qu'il courait, une silhouette éperdue se précipita vers lui : Juana, portant Coyotito dans ses bras, la couverture de Kino à la main. Le bébé gémissait d'effroi et les yeux de Juana étaient dilatés de peur. Kino vit que sa maison était détruite et ne questionna pas sa femme. Et, bien qu'il le sût, elle voulut expliquer : « Tout était saccagé, le sol défoncé... même la caisse du bébé était retournée et quand je suis arrivée, ils ont mis le feu dehors. »

La lumière aveuglante de la maison en flammes illuminait le visage de Kino.

— Qui ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Les méchants.

Les voisins s'étaient rués hors de leurs huttes et surveillaient les étincelles, les tisons fumants et les piétinaient pour préserver leurs propres demeures. Et tout à coup, Kino eut peur. La lumière l'effraya. Il se rappela l'homme mort, caché dans les buissons à côté du chemin et, prenant Juana par le bras, il l'attira dans l'ombre d'une maison, loin de la lumière. Car la lumière était pour lui danger. Il réfléchit un moment puis se faufila parmi les ombres jusqu'à la cabane de Juan Tômas, son frère, et se glissa à l'intérieur, entraînant Juana après lui. Il entendait au-dehors les cris aigus des enfants, les appels des voisins, car ses amis croyaient qu'il devait être prisonnier de l'incendie.

La maison de Juan Tômas était à peu près identique à celle de Kino. Presque toutes les huttes se ressemblaient : leurs murs laissaient passer l'air et la lumière. Aussi Juana et Kino, tapis dans un coin, voyaient-ils les flammes danser à travers les branchages. Ils virent les hautes flammes furieuses, ils virent le tout s'écrouler et le feu s'éteindre comme meurt un feu de broussailles. Ils entendirent les cris d'alarme de leurs amis et le hurlement perçant, poignant d'Apolonia, la femme de Juan Tômas. Et, étant la plus proche parente, elle entama les lamentations d'usage pour les morts de la famille.

Se rendant compte qu'elle portait son châle de tous les jours, Apolonia revint en courant chez elle pour revêtir celui des grands jours. Alors, pendant qu'elle fouillait dans le coffre adossé au mur, Kino dit doucement :

— Apolonia, ne pleure pas. Nous n'avons pas de mal.

— Comment se fait-il que vous soyez là ? interrogea-t-elle.

— Ne demande rien, répliqua Kino. Retourne vers Juan Tômas et ramène-le ici sans le dire à personne. C'est très important pour nous, Apolonia.

Elle écoutait, immobile, les mains ballantes devant elle, puis elle répondit :

— Bien, beau-frère.

Quelques instants après, Juan Tômas revint avec elle. Il alluma une bougie et s'approcha d'eux, dans le coin de la cabane où ils s'étaient réfugiés.

— Apolonia, dit-il, surveille la porte et ne laisse entrer personne. » Car Juan Tômas était l'aîné, et c'était lui qui commandait. « Et alors, frère ? fit-il.

— J'ai été attaqué dans le noir, expliqua Kino. Et en me défendant, j'ai tué un homme.

— Qui ? demanda vivement Juan Tômas.

— Je ne sais pas. Tout est noir ; partout le noir et les ombres...

— C'est la perle, déclara Tômas. Le démon est dans cette perle. Tu aurais dû la vendre pour te débarrasser du diable. Peut-être peux-tu encore la vendre et acheter ta paix ?

Mais Kino répondit :

— Ah ! frère, une insulte m'a été infligée, plus profonde que ma vie. Car sur la grève, j'ai trouvé mon bateau brisé, ma maison a été incendiée, et un homme mort est couché dans les buissons. Toutes les issues sont bloquées. Frère, il faut que tu nous caches.

Et Kino, qui l'observait de près, vit l'inquiétude envahir le visage de son frère et, pressentant un refus :

— Pas pour longtemps, se hâta-t-il d'ajouter. Seulement jusqu'à la tombée de la nuit. À ce moment-là, nous partirons.

— Je vous cacherais, répondit Juan Tômas.

— Je ne veux pas attirer le danger sur toi, reprit Kino. Je sais que je suis comme une lèpre. Je partirai ce soir, et alors, tu seras en sûreté.

— Je te protégerai, affirma Juan Tômas.

Puis il appela sa femme :

— Apolonia, ferme la porte ! Et ne laisse entendre à personne que Kino est ici.

Tout le jour, ils restèrent silencieusement assis dans la pénombre de la hutte et écoutèrent les voisins parler d'eux. À travers les interstices, ils les regardèrent chercher leurs os dans les cendres de la maison. Tapis dans la cabane de Juan Tômas, ils assistèrent à l'émoi de leurs amis lorsqu'ils apprirent le massacre du bateau. Juan Tômas se mêla aux voisins pour détourner leurs soupçons et leur exposa ses théories et ses idées sur ce qui avait pu arriver à Kino. À l'un, il dit :

— Je crois qu'ils ont pris au sud, le long de la côte, pour fuir le mauvais sort.

Et, à un autre :

— Kino n'aurait pas abandonné la mer. Peut-être a-t-il trouvé un autre bateau.

Et il ajouta :

— Apolonia est malade de chagrin.

Dans la journée, le vent se leva et souffla sur le Golfe, dispersant les lichens et les goémons qui bordent le rivage, hurlant à travers les cloisons de branchages des maisons et, sur la mer, aucun bateau ne fut plus en sûreté. Alors, Juan Tômas annonça aux voisins :

— Kino est parti. S'il a pris la mer, il doit être noyé à l'heure qu'il est.

Et de chacune de ses visites il rapportait des objets et des provisions empruntés. Il ramena un petit sac de paille tressée, plein de haricots rouges, une gourde remplie de riz. Il emprunta des piments secs et un bloc de sel, un grand couteau, long de dix-huit pouces et pesant comme une hachette – un outil et une arme, tout à la fois. Et lorsque Kino vit le couteau, son regard s'alluma, il caressa la lame et, du pouce, en éprouva le fil.

Sur le Golfe, le vent hurleur blanchissait la mer, les palétuviers ployaient et se courbaient comme un troupeau effrayé et une fine poussière s'éleva du sol et se répandit au-dessus des eaux en un nuage pesant. Puis le vent chassa les nuées, balaya le ciel et éparpilla le sable de la campagne comme une neige.

Alors, comme le soir approchait, Juan Tômas eut une longue conversation avec son frère.

— Où vas-tu aller ? demanda-t-il.

— Vers le nord, répondit Kino. J'ai entendu dire qu'il y a des villes, dans le nord.

— Évite la côte, conseilla Juan Tômas. Ils organisent une battue le long du rivage. Les hommes de la ville te cherchent. As-tu toujours ta perle ?

— Je l’ai, répondit Kino. Et je la garderai. Peut-être l’aurais-je offerte en cadeau, mais maintenant, elle est devenue mon infortune et ma vie... et je la garderai.

Ses yeux étaient durs, cruels et amers.

Coyotito gémit et Juana chuchota des petites incantations magiques pour le rendre silencieux.

— Le vent est bon, fit Juan Tômas. Il ne restera pas de traces.

Ils partirent silencieusement dans le noir avant le lever de la lune. La famille entière se tint cérémonieusement debout et immobile dans la maison de Juan Tômas. Juana portait sur son dos Coyotito, enveloppé et attaché dans le châle de sa mère, et le bébé dormait, la joue appuyée contre son épaule. Le châle recouvrait la tête de l’enfant et Juana en ramenait un pan pour protéger ses narines de l’air meurtrier de la nuit. Juan Tômas étreignit deux fois son frère à pleins bras et l’embrassa sur les deux joues.

— Que Dieu soit avec toi, dit-il ; et les mots sonnèrent comme la mort. Tu ne veux pas abandonner la perle ?

— Cette perle est devenue mon âme, à présent, répondit Kino. Si je l’abandonne, je perds mon âme. Que Dieu soit avec toi aussi.

IX

Le vent furieux qui soufflait rageusement les lapidait avec les branchettes, le sable et les petits cailloux du chemin. Juana et Kino drapèrent plus étroitement leurs vêtements, protégèrent plus soigneusement leur nez et s’enfoncèrent vers l’inconnu. Le vent avait balayé les nuages, et les étoiles brillaient d’un éclat glacé dans le ciel noir. Le couple marchait précautionneusement, en évitant le centre de la ville où un dormeur, installé sur un seuil, aurait pu les voir passer. Car la ville s’enfermait pour la nuit, et un passant nocturne était aisément remarqué. Kino fit son chemin le long des abords de l’agglomération, prit au nord – au nord selon les étoiles – et trouva la route sablonneuse et défoncée qui mène à Loreto, la ville de la Vierge miraculeuse – à travers le pays broussailleux.

Sentant le vent chasser le sable dans ses chevilles, Kino en éprouva du soulagement, car il eut la certitude qu’ainsi, ils ne laisseraient pas de piste derrière eux. La mince lueur des étoiles lui montrait l’étroit chemin en avant de lui et, dans son dos, il entendait le pas léger de Juana. Kino marchait vite et sans bruit, et sa femme devait trotter pour le suivre.

Un instinct ancestral s’éveilla en lui. À travers la frayeur du noir, sa peur des démons qui hantent la nuit perça tout à coup une vague de joie ; une sorte de flair animal s’éveilla en lui et le rendit prudent, avisé et redoutable ; l’instinct ancestral, héritage de son peuple, revivait dans sa chair. Il avait vent arrière et les étoiles le guidaient. Le vent hurlait et sifflait dans les taillis et, durant des heures, la famille poursuivit sa marche incessante et monotone. Ils ne rencontrèrent personne, ne virent personne. Finalement, la lune blafarde se leva sur leur droite et, à mesure qu’elle montait dans le ciel, le vent s’apaisait et la campagne devenait tranquille.

Maintenant, ils voyaient distinctement devant eux la petite route encaissée et creusée d’ornières sablonneuses. Comme le vent était tombé, ils allaient laisser des empreintes, mais ils étaient déjà à bonne distance de la ville, et peut-être ne seraient-elles pas remarquées. Kino posa soigneusement les pieds dans les ornières et Juana marcha dans ses pas. Quelque gros chariot se rendant de bonne heure à la ville les effacerait sur son passage.

Ils marchèrent toute la nuit sans jamais ralentir l’allure. Un moment, Coyotito s’éveilla, alors Juana le fit passer sur sa poitrine et le calma jusqu’à ce qu’il se rendormît. Les maléfices de la nuit les entouraient. Les coyotes hurlaient et ricanaient dans les fourrés, et les hiboux ululaient au-dessus de leurs têtes. Devant eux, un gros animal franchit la route en rampant et s’enfonça dans les taillis dans un fracas de branches cassées. Kino serra dans son poing le manche de son énorme couteau et en éprouva une reconfortante impression de sécurité.

Alors, tandis qu'ils progressaient au bruit feutré de leurs sandales dans l'ornière sableuse, la musique de la perle s'éleva, triomphante aux oreilles de Kino, accompagnée en sourdine par la douce mélodie de la famille. Ils marchèrent toute la nuit et, quand vint l'aurore, Kino alla explorer le côté de la route pour y trouver un abri durant le jour. Non loin de là, il découvrit une clairière où les cerfs avaient dû gîter ; elle était dérobée aux regards par l'épais rideau de buissons qui bordait le chemin. Lorsque Juana se fut assise pour donner le sein à l'enfant, Kino revint sur la route. Il cassa une branche et balaya soigneusement les empreintes qu'ils avaient faites en la quittant. Et alors, dans les premières lueurs de l'aube, il entendit le grincement d'une charrette ; il s'aplatit dans les buissons et regarda passer le lourd tombereau tiré par un bœuf pesant. Et quand il fut hors de vue, Kino retourna à la route, inspecta l'ornière et constata que leurs empreintes avaient disparu. Balayant encore une fois ses traces, il revint à Juana.

Elle lui servit les moelleuses galettes de maïs qu'Apolonia leur avait préparées et, peu après, elle dormit un petit moment. Mais Kino resta assis sur le sol et veilla, les yeux fixés à terre. Il observait une petite colonne de fourmis qui s'affairait tout près de son pied et, brusquement, il leur barra le passage. Alors, la petite colonne grimpa sur son pied et poursuivit sa route et Kino, gardant son pied immobile, les regarda l'escalader.

Le soleil se leva, déjà brûlant. Ils n'étaient plus à proximité du Golfe, à présent, et l'air était si sec et si brûlant, que les buissons craquaient sous l'effet de la chaleur en dégageant une bonne odeur résineuse. Et lorsque Juana se réveilla, le soleil était déjà haut, et Kino la mit en garde contre certaines choses qu'elle connaissait depuis toujours.

— Fais attention à cette espèce d'arbre, ici, dit-il en le désignant. N'y touche pas, car si tu y touches et qu'ensuite tu portes la main à tes yeux, tu deviendras aveugle. Et méfie-toi de l'arbre qui saigne. Tu vois, celui-là, là-bas. Car si tu en casses une branche, son sang coule et cela porte malheur.

Elle hocha la tête en souriant légèrement, car elle savait déjà toutes ces choses.

— Est-ce qu'ils vont nous suivre ? demanda-t-elle. Crois-tu qu'ils essaieront de nous retrouver ?

— Ils essaieront sûrement, répondit Kino. Et celui qui nous retrouvera prendra la perle. Ils essaieront certainement.

Et Juana poursuivit :

— Peut-être les acheteurs avaient-ils raison, la perle n'a peut-être pas de valeur. Peut-être tout cela n'est-il qu'une illusion ?

Kino fouilla dans ses vêtements et en sortit la perle. Il la fit miroiter au soleil jusqu'à ce que son éclat lui brûlât les yeux.

— Non, dit-il, ils n'auraient pas essayé de la voler, si elle n'avait eu aucune valeur.

— Sais-tu qui t'a attaqué ? Est-ce que c'étaient les acheteurs ?

— Je ne sais pas, répondit Kino. Je n'ai pas pu les voir.

Il plongeait les yeux dans la perle pour y retrouver sa vision.

— Lorsque nous l'aurons finalement vendue, j'aurai un fusil, dit-il en regardant la surface étincelante pour y trouver son arme, mais il ne vit qu'un sombre cadavre effondré sur le sol et le sang luisant dégoulinant de sa gorge.

Il dit vivement :

— Nous nous marierons dans une grande église.

Et dans la perle, il revit Juana, le visage meurtri, se traînant dans la nuit vers la maison.

— Notre fils doit apprendre à lire, lança-t-il d'une voix angoissée.

Et alors, dans la perle, il vit le petit visage de Coyotito, gonflé de fièvre par le médicament.

Kino rejeta la perle au fond de ses vêtements ; la musique de la perle avait maintenant pris une note sinistre à laquelle se mêlait intimement la musique du mal.

Le soleil brûlant calcinait la terre : le couple se fraya un chemin à l'ombre dentelée des buissons, faisant fuir sous leurs pas les petits oiseaux tapis dans les ombrages. Au gros de la chaleur, Kino s'arrêta et, rabattant son chapeau sur ses yeux, il se couvrit le visage de sa couverture pour se garder des mouches et s'endormit.

Mais Juana ne s'endormit pas. Assise sur une pierre, elle se tint tranquille, le visage impassible. Sa bouche était encore enflée, là où Kino l'avait frappée, et les grosses mouches tournoyaient autour de la blessure de son menton. Mais elle se tint immobile comme une sentinelle, et quand Coyotito s'éveilla, elle le posa sur le sol devant elle et le regarda agiter les bras et les jambes, lui sourire et gazouiller jusqu'à ce qu'elle aussi lui sourît. Elle ramassa une branchette et le chatouilla, puis le fit boire à la gourde qu'elle transportait dans son paquet.

Kino s'agita dans son sommeil, cria quelque chose d'inintelligible d'une voix gutturale et sa main esquissa le geste de combattre. Puis il gémit et se redressa soudain, les yeux agrandis, les narines palpitantes. Il tendit l'oreille, mais nul bruit ne lui parvint autre que le crépitement de la chaleur torride et le murmure du lointain.

— Qu'y a-t-il ? demanda Juana.

— Chut !

— Tu as dû rêver.

— Peut-être.

Mais il était nerveux, et lorsqu'elle lui eut donné une galette, il s'arrêta de mâcher pour écouter. Il était mal à l'aise, inquiet ; il lançait des coups d'œil par-dessus son épaule, prenait son couteau et en tâtait le fil. Et, lorsque Coyotito, couché sur le sol, se mit à gazouiller, il dit :

— Fais-le taire.

— Qu'y a-t-il ? demanda Juana.

— Je ne sais pas.

Il écouta encore une fois, une flamme animale dans les yeux. Puis, silencieusement, il se leva et, à quatre pattes, il rampa vers les buissons qui bordaient le chemin. Il ne descendit pas sur la route, mais se glissa sous le couvert d'un arbre épineux pour scruter dans la direction qu'ils avaient suivie.

Et alors, il les vit avancer. Son corps se figea, il enfonça la tête dans ses épaules et se blottit pour regarder derrière une branche tombée. Dans le lointain, il distingua trois silhouettes, deux à pied et la troisième à cheval. Il devina instantanément qui ils étaient : il pouvait voir que les deux piétons avançaient lentement, penchés vers le sol. C'étaient deux pisteurs, de ceux qui sont capables de suivre la trace d'un bédard sauvage parmi les montagnes rocailleuses. Ils avaient le flair d'un chien de chasse. Quelque part, Juana ou lui avait peut-être posé un pied hors de l'ornière des roues, et ces gens de l'intérieur savaient lire le message d'un fétu de paille brisé ou d'un petit tas de sable renversé. Derrière eux, un homme suivait, à cheval, le nez enfoui dans sa couverture et, en travers de sa selle, un fusil luisait dans le soleil.

Kino gisait, aussi immobile qu'un tronc d'arbre. Il respirait à peine, et ses yeux sautèrent à l'endroit où il avait effacé les traces de leurs pas. Même ce balayage pouvait être un indice pour les pisteurs. Kino connaissait bien les chasseurs des bois. Dans un pays où le gibier était rare, ils arrivaient quand même à subsister, car leur flair était inouï, et maintenant, c'était lui qu'ils chassaient. Ils flairaient le sol, relevaient un indice et l'auscultaient pendant que le cavalier, impassible, attendait.

Les chasseurs poussaient des petits gémissements, comme des chiens frétilants lorsqu'ils sont sur la bonne piste. Lentement, Kino sortit son grand couteau et l'ajusta dans sa main. Il savait ce qu'il devait faire. Si les pisteurs découvraient l'endroit balayé, il devrait sauter sur le cavalier, le tuer vite et prendre son fusil. C'était sa seule chance. Et, pendant qu'ils se rapprochaient, du bout de ses orteils, Kino creusa la terre sous ses sandales afin d'empêcher ses pieds de glisser quand il bondirait brusquement. Sous la branche tombée, son champ de vision était restreint.

Là-bas, dans son refuge, Juana entendit soudain les sabots du cheval et, au même moment, Coyotito roucoula. Elle le prit vivement dans ses bras, le recouvrit de son châle et lui donna le sein pour le

faire taire.

Lorsque les pisteurs approchèrent, Kino ne put plus voir que leurs jambes et les pattes du cheval. Il aperçut les pieds noirs et calleux des hommes, leurs pantalons blancs élimés, entendit le craquement de la selle et le cliquetis des éperons. Les pisteurs firent une pose devant l'espace balayé et l'étudièrent; le cavalier s'arrêta près d'eux. Le cheval secoua la tête, et le mors résonna contre sa langue, puis il hennit. Alors, les sombres pisteurs se tournant vers elle observèrent la bête et guettèrent ses oreilles.

Kino ne respirait plus, son dos tendu était douloureux, les muscles de ses bras et de ses jambes bandés, et une petite ligne de sueur perlait sur sa lèvre supérieure. Durant un long moment, les pisteurs se penchèrent sur la route puis, lentement, ils avancèrent, étudiant le sol devant eux, et le cavalier les suivit. Les pisteurs se jetèrent en avant, s'arrêtant, repartant vivement. Ils reviendraient, Kino le savait bien. Ils allaient décrire un cercle, chercher, fouiner, ramper; tôt ou tard, ils reviendraient à sa piste cachée.

Il se faufila en retour, sans même se soucier de dissimuler son passage. C'était impossible : il y avait déjà trop d'indices, trop de branches froissées, d'endroits piétinés, de pierres dérangées. Et une panique l'empoigna, la panique de la fuite. Les pisteurs retrouveraient sa trace, il en était sûr. La seule issue était la fuite. Il s'écarta de la route et revint vite, sans bruit, à la cachette de Juana. En le voyant arriver, elle fixa sur lui des yeux interrogateurs.

— Les pisteurs, dit-il. Viens.

Et, soudain, un sentiment d'impuissance et de désespérance tomba sur lui, son visage s'assombrit et son regard s'attrista.

— Peut-être ferais-je mieux de les laisser m'attraper, dit-il.

Instantanément, Juana fut sur pied, la main sur le bras de son mari.

— Tu as la perle ? s'écria-t-elle d'une voix rauque. Crois-tu qu'ils te ramèneront vivant pour dire qu'ils l'ont volée ?

La main de Kino remonta mollement à l'endroit où la perle était cachée dans ses vêtements.

— Ils la prendront, fit-il d'une voix sans force.

— Viens, dit-elle. Viens.

Et comme il ne réagissait pas :

— Crois-tu qu'ils me laisseront sauve ? Crois-tu qu'ils épargneront notre petit ?

Ces mots pénétrèrent le cerveau de Kino comme un aiguillon ; ses lèvres se retroussèrent et ses yeux fulgurèrent de nouveau :

— Viens ! ordonna-t-il. Nous prendrons la montagne. Peut-être pourrions-nous les perdre dans les montagnes.

Fébrilement, il rassembla les gourdes et les petits sacs qui composaient tout leur bien. Kino prit un paquet à la main gauche, mais le grand couteau se balançait librement dans sa main droite. Il écarta les buissons pour Juana et ils prirent vivement à l'ouest, en direction des hautes montagnes. À l'abri des broussailles enchevêtrées, ils avancèrent rapidement. C'était une fuite éperdue. Kino ne tentait plus de dissimuler ses traces ; il trottait, heurtant les pierres, froissant les feuilles révélatrices des petits arbres. Le soleil haut tombait droit sur la terre sèche et craquante, et la végétation protestait sous les pas. Mais au loin s'élevaient les monts de granit nu jaillis de la rocaïlle de l'érosion et dressés comme des monolithes vers le ciel. Et Kino courait vers le refuge des hauteurs comme le font presque tous les animaux traqués.

Ce pays desséché était tapissé de cactus et de plantes grasses qui peuvent emmagasiner l'eau, de broussailles dont les racines profondes vont chercher, dans les entrailles de la terre, le peu d'humidité qui leur est nécessaire. Sous le pied, il n'y avait plus de terre, mais des pierres cassées, brisées en petits cubes ou en dalles plates, jamais arrondies par les eaux. Des petites touffes d'herbes sèches et misérables avaient poussé entre les pierres, une herbe née d'une seule pluie, qui

avait crû, lâché ses graines puis s'était desséchée tout de suite. Les crapauds cornus regardèrent passer la famille, et, faisant pivoter leurs petites têtes de dragons, la suivirent des yeux. De temps à autre, un énorme lapin de garenne, arraché à la paix de son ombrage, allait en sautillant se cacher derrière la roche voisine. La chaleur implacable s'appesantissait sur la campagne désertique et, en avant, les montagnes semblaient fraîches et accueillantes.

Kino fuyait. Il savait ce qui allait arriver. Un peu plus loin, sur la route, les pisteurs s'apercevraient qu'ils avaient perdu la trace, ils feraient demi-tour et, grâce à quelque indice ou déduction, ne tarderaient pas à trouver l'endroit où Kino et Juana s'étaient reposés. De là, ce serait facile pour eux : les petites pierres, les feuilles chiffonnées, les branches dérangées, les espaces piétinés où le pied avait dérapé. Kino les voyait en esprit se faufiler sur la piste, gloussant de plaisir et, derrière, le cavalier au fusil. Son ouvrage viendrait en dernier – car il ne les ramènerait pas avec lui. Ah ! la musique du mal chantait haut et fort, maintenant, dans la tête de Kino – elle chantait avec les frémissements de la chaleur et le cliquetis sec des serpents à sonnettes. Elle n'était plus ample et écrasante, mais insidieuse et empoisonnée, et les battements de son cœur scandaient son rythme et lui servaient d'accompagnement.

Le chemin se mit à grimper et les pierres devinrent de plus en plus grosses. Mais Kino avait déjà mis une petite distance entre les siens et les chasseurs. Alors, sur le plateau suivant, il se reposa. Il grimpa sur un gros monticule pour observer la campagne rutilante, mais ne put apercevoir aucun de ses ennemis, même pas le grand cavalier chevauchant dans les taillis. Juana s'accroupit à l'ombre du monticule. Elle approcha la bouteille d'eau des lèvres de Coyotito, et la petite langue sèche de l'enfant téta avidement. Lorsque Kino revint, elle leva les yeux sur lui et vit qu'il observait ses chevilles lacérées par les pierres et les broussailles ; alors, elle les recouvrit vivement de sa jupe. Puis elle lui tendit la bouteille mais il secoua négativement la tête. Les yeux de Juana brillaient dans son visage fatigué. Kino passa la langue sur ses lèvres desséchées.

— Juana, dit-il, je vais continuer, et toi tu te cacheras. Je vais les entraîner dans la montagne, et lorsqu'ils seront passés, tu prendras au nord, vers Loreto ou Santa Rosalia. Alors, si je peux leur échapper, je viendrai te rejoindre. C'est le seul moyen sûr.

Elle le regarda droit dans les yeux pendant un long moment.

— Non, répondit-elle. Nous te suivrons.

— Seul, j'irai plus vite, objecta Kino rudement. Tu fais courir de plus grands dangers à notre petit en m'accompagnant !

— Non !

Il la regarda, cherchant un signe de défaillance, de peur ou d'hésitation sur son visage, mais ne les y trouva pas. Elle avait les yeux extraordinairement brillants. Il haussa les épaules dans un geste d'impuissance, mais il avait renouvelé sa force dans son regard. Lorsqu'ils repartirent, leur marche n'était plus une fuite panique.

En s'élevant vers les montagnes, la campagne changeait rapidement d'aspect. Ils rencontraient maintenant de gros blocs de granit séparés entre eux par de profondes crevasses et, lorsqu'il le pouvait, Kino posait les pieds sur les rocs nus et durs, et sautait d'un bord à un autre. Il savait que, chaque fois que les pisteurs perdraient sa trace, ils devraient tourner en rond, perdre du temps pour la retrouver. Aussi, ne piqua-t-il plus directement sur la montagne ; il se déplaça en zigzag et, parfois, prenant au sud, il laissait un petit indice, puis revenait dans la direction des montagnes en marchant sur les pierres nues. Le chemin était raide maintenant, et il haletait en grimpant.

Le soleil descendait vers les cimes rocheuses et dentelées, et Kino se dirigea vers une crevasse sombre et ombreuse qui fendait la chaîne. S'il y avait un peu d'eau quelque part, ce devrait être là car même à cette distance, il devinait des feuillages. Et si quelque part, il y avait un passage à travers la chaîne de roches lisses, ce devait être là, dans cette même crevasse profonde. Elle avait ses dangers, car les pisteurs y songeraient aussi, mais la bouteille d'eau vide ne permettait pas d'hésitation. Alors, sous le soleil couchant, Kino et Juana grimpèrent péniblement la pente raide vers le col.

X

Très haut dans la montagne de pierre grise, à l'abri d'un pic rébarbatif, un petit ruisseau jaillissait d'une fente du roc. Les neiges, que l'ombre du grand pic préservait au cours de l'été, l'alimentaient ; il tarissait parfois, révélant son lit tapissé d'algues sèches et de rochers nus, mais la plupart du temps il cascadaît, frais, clair et délicieux. À l'époque des grosses pluies, il devenait sans doute un torrent qui précipitait ses blanches eaux écumantes au fond de la crevasse, mais la plupart du temps, il n'était qu'un mince petit ruisseau. Il venait se perdre dans une petite mare puis, à trente mètres en dessous, tombait dans une autre mare, et celle-ci, en débordant, tombait à son tour, et ainsi, de chute en chute, jusqu'aux rocaïlles du plateau où il disparaissait entièrement. Il en restait d'ailleurs bien peu à la fin car, à chaque chute, l'air assoiffé en absorbait une partie et, en tombant, les cascades éclaboussaient la végétation desséchée. De toutes parts à la ronde les animaux venaient s'abreuver aux petites flaques ; les troupeaux sauvages, les cerfs, les pumas, les racoons et les souris y venaient tous boire. Et les oiseaux, réfugiés tout le long du jour dans les terrains boisés, s'envolaient la nuit vers les mares échelonnées en paliers le long de la crevasse. Aux abords du mince ruisseau, dès qu'un peu de terre s'offrait à leurs racines, les plantes s'épanouissaient : la vigne sauvage, les palmiers nains, les fougères chevelues, les hibiscus et les hautes herbes de la pampa se dressaient au-dessus des feuilles raides des plantes grasses. Les grenouilles peuplaient les petits étangs et les vers d'eau rampaient sur les fonds. Tout ce qui aimait l'eau venait à ces rivages. Les chats sauvages y capturaient leur gibier, en éparpillaient les plumes et lapaient l'eau entre leurs dents ensanglantées. Ces flaques étaient des foyers de vie, grâce à leur eau et, par cette même eau, des foyers de mort.

Sur le palier inférieur, là où le ruisseau s'assemblait avant de tomber d'une centaine de pieds et de se dissoudre dans le désert caillouteux, un étroit filet d'eau tombait dans la mare, mais il était suffisant pour la tenir au plein et faire verdoyer les fougères sur le surplomb de la paroi rocheuse. La vigne sauvage grimpait au flanc du mont, et mille petites plantes exubérantes croissaient autour. Les eaux torrentueuses avaient créé une petite plage de sable que la flaque traversait, et le cresson vert et brillant poussait dans les coins humides. Le sol de la grève était sillonné, creusé et défoncé par les pieds des animaux qui venaient là pour boire et pour chasser.

Le soleil était déjà passé de l'autre côté de la montagne rocheuse, lorsque Kino et Juana, se hissant péniblement le long de la pente rocaïlleuse, atteignirent finalement l'eau. De là, ils surplombaient le désert brûlé de soleil et apercevaient au loin le Golfe bleu. Ils étaient complètement épuisés lorsqu'ils parvinrent à la mare et Juana, s'effondrant à genoux, lava tout d'abord le visage de Coyotito puis, ayant rempli sa bouteille, elle le fit boire. Le bébé était las et agité, et il pleurnicha doucement jusqu'à ce que Juana lui donnât le sein, et alors, grognant avidement, il s'accrocha à elle. Longuement, avidement, Kino but à la mare, puis il s'étendit au bord de l'eau et reposa ses muscles en regardant Juana allaiter l'enfant. À la fin, il se remit sur pied, gagna le bord de la falaise d'où l'eau tombait et scruta soigneusement les environs. Soudain, ses yeux se fixèrent, et il se figea sur place : au loin, tout en bas, il avait vu les deux pisteurs, pas plus gros que deux fourmis fébriles et, derrière eux, une fourmi géante.

Juana, qui s'était tournée pour l'observer, vit son dos se raidir.

— Ils sont loin ? demanda-t-elle d'une voix contenue.

— Ils arriveront ici ce soir, répondit Kino.

Il considéra la haute cheminée de roc au-dessus de lui.

— Il faut prendre à l'ouest, dit-il en fixant des yeux l'épaule rocheuse qui surplombait la crevasse.

À dix mètres au-dessus, dans le mamelon, il aperçut une série de petites grottes érosives. Quittant ses sandales, il grimpa de ce côté en s'agrippant des orteils à la pierre nue et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Petites cavités creusées par le vent, elles étaient sans profondeur, mais elles s'affaissaient légèrement au fond. Kino se glissa dans la plus grande, s'y étendit et constata qu'il était invisible du dehors. Alors, il revint vivement vers Juana.

— Il faut monter là-dedans, annonça-t-il. Peut-être ne nous y trouveront-ils pas.

Sans discuter, elle remplit sa bouteille d'eau jusqu'au goulot. Kino l'aida à grimper et, rassemblant les provisions, les lui passa. Assise à l'entrée de la petite grotte, Juana le regarda faire. Elle vit qu'il ne tentait même pas d'effacer les traces de leur présence sur le sable. Au lieu de cela, il escalada la falaise verdoyante, bousculant et arrachant la vigne sauvage et les fougères sur son passage. Et, lorsqu'il eut atteint le palier supérieur, à trente mètres au-dessus, il redescendit. Il inspecta soigneusement le mamelon rocheux au voisinage de la grotte pour s'assurer qu'il ne portait pas d'empreintes et, enfin, grimpa et vint se glisser dans la cave à côté de Juana.

— Quand ils nous auront dépassés, expliqua-t-il, nous nous fauflerons vers la plaine. J'ai seulement peur que le bébé ne crie. Veille bien à ce qu'il ne pleure pas.

— Il ne pleurera pas, dit Juana.

Élevant le visage de l'enfant à la hauteur du sien, elle le regarda dans les yeux, et Coyotito lui rendit gravement son regard.

— Il sait, déclara Juana.

À plat ventre devant l'entrée de la grotte, le menton posé sur ses bras croisés, Kino regardait au-dessous de lui la grande ombre bleue de la montagne s'étendre sur le désert broussailleux puis gagner le Golfe. Et finalement le long crépuscule de l'ombre s'installa sur le pays.

Les pisteurs tardaient, comme s'ils avaient du mal à trouver la trace de Kino. La nuit tombait lorsqu'ils arrivèrent enfin à la petite mare. Tous trois étaient à pied, maintenant, car un cheval n'aurait pu gravir la dernière pente. Vus d'en haut, ils campaient trois minces silhouettes dans le crépuscule. Les deux pisteurs parcoururent la grève et, avant même de boire, ils repérèrent la trace de Kino le long de la falaise. L'homme au fusil s'assit pour se reposer, et les deux autres s'accroupirent à ses pieds et, dans la nuit tombante, la lueur de leurs cigarettes palpita comme des petits phares. Et puis Kino les vit manger, et le murmure vague de leurs voix monta jusqu'à lui.

La nuit profonde et noire s'installa au fond de la crevasse. Les animaux familiers de la mare s'approchèrent, mais, décelant l'odeur de l'homme, se fondirent à nouveau dans l'obscurité.

Il entendit un chuchotement dans son dos :

— Coyotito...

Elle le suppliait de se tenir tranquille. Le bébé gémit vaguement, mais au son étouffé de sa voix, Kino comprit que Juana lui avait couvert la tête de son châle.

Là-bas, sur la grève, une allumette flamba et, en une brève vision, Kino aperçut les trois hommes : deux d'entre eux dormaient roulés sur eux-mêmes comme des chiens, pendant que le troisième montait la garde ; à la flamme de l'allumette, il vit luire le canon du fusil. La lueur s'éteignit, mais l'image demeura devant les yeux de Kino. Il la voyait telle qu'elle était, la position exacte de chacun des hommes, les deux dormeurs en boule et le troisième, accroupi sur le sable, le fusil en travers de ses genoux. Kino revint silencieusement à l'intérieur de la grotte. Les yeux de Juana étaient deux étincelles réfléchissant une étoile au bord du ciel. Kino se glissa sans bruit jusqu'à elle et approcha ses lèvres de son oreille.

— Il y a un moyen, souffla-t-il.

— Mais ils vont te tuer !

— Si j'arrive le premier sur celui qui a le fusil... poursuivit Kino. C'est lui qu'il faut que j'aie d'abord, après je n'aurai plus rien à craindre. Les deux autres dorment.

La main de Juana se faufila hors de son châle et s'agrippa au bras de Kino.

— Ils vont voir tes habits blancs à la lumière des étoiles.

— Non, répondit-il. Et il faut le faire avant le lever de la lune.

Il chercha en vain un mot affectueux, puis y renonça.

— S'ils me tuent, fit-il, tiens-toi tranquille. Et lorsqu'ils seront partis, va à Loreto.

Serrée sur le poignet de Kino, la main de Juana tremblait un peu.

— Nous n'avons pas le choix, poursuivit-il. C'est le seul moyen. Ils nous trouveraient demain matin. La voix de Juana s'étrangla un peu.

— Que Dieu soit avec toi ! dit-elle.

Il la regarda avec attention et vit ses grands yeux. Il tâtonna, trouva l'enfant et, posant la main sur la tête du bébé, il l'y laissa un instant. Puis il caressa la joue de Juana qui retint son souffle.

Juana vit Kino planté contre le ciel à l'entrée de la grotte ; il ôtait ses vêtements blancs car, aussi sales et déchirés qu'ils fussent, ils auraient quand même été visibles sur le fond noir de la nuit. Sa propre peau brune offrait une meilleure protection. Puis elle le vit accrocher le manche de corne de son grand couteau à la corde de son amulette, afin de garder les mains libres. Il ne revint pas vers elle. L'espace d'un instant, son corps fit une tache noire, silencieuse et tassée dans l'entrée de la grotte, puis il disparut.

Juana s'avança jusqu'à l'ouverture et regarda au-dehors. Elle fouillait la nuit, comme un hibou dans son trou. Sur son dos, le bébé dormait, le visage tourné de côté contre son cou et son épaule, et elle sentait son souffle chaud contre sa peau. Et elle chuchotait sa traditionnelle combinaison de prière et de magie – les *Ave Maria* coupés par des vieilles formules cabalistiques contre les noirs esprits surnaturels.

Lorsque, enfin, elle regarda au-dehors, la nuit lui sembla moins noire ; vers l'est, au bord de l'horizon, le ciel se teintait faiblement à l'endroit où la lune allait se lever. Et, tout en bas, elle vit luire la cigarette de la sentinelle.

Comme un lézard, Kino se coula le long de la lisse épaule rocheuse. Pour éviter que son grand couteau ne cogne contre la roche, il avait tourné le cordon de son amulette et l'arme pendait maintenant dans son dos. Ses doigts écartés agrippaient le flanc de la montagne, ses orteils nus tâtonnaient pour trouver un point d'appui, et même sa poitrine collait au rocher, dans sa crainte de glisser ; car le moindre son – un gravier roulant, un soupir, un léger dérapage de la peau contre le roc – ferait dresser l'oreille au veilleur. Le moindre son qui ne s'incorporerait pas à la nuit le mettrait sur le qui-vive. Cependant, la nuit n'était pas silencieuse ; les petites grenouilles d'arbres, qui vivaient dans les frondaisons voisines du ruisseau, jacassaient comme des oiseaux, et le crissement aigu, métallique, des cigales emplissait la crevasse. Et dans la tête de Kino vibrait sa propre musique : basse, palpitante et presque assoupie, la musique de l'ennemi ; mais le chant de la famille était devenu farouche, mordant et cruel comme le ricanement d'une femelle de puma. Ce chant vivait en lui et l'entraînait vers le noir ennemi. Les âpres cigales semblaient reprendre sa mélodie et, par petites phrases, les grenouilles d'arbres la répétaient.

Plus silencieux qu'une ombre, Kino descendait le flanc lisse de la montagne. Un de ses pieds nus avançait de quelques pouces, les orteils tâtaient la pierre, s'y incrustaient, puis venait l'autre pied ; ensuite, la paume d'une des mains s'abaissait un peu, et la seconde suivait jusqu'à ce que, sans en avoir l'air, le corps tout entier se fût déplacé. Kino gardait la bouche ouverte pour éviter que même son souffle ne le trahît, car il savait qu'il n'était pas invisible. Si le guetteur, flairant un mouvement, regardait vers la tache sombre que faisait son corps contre la paroi, il le verrait. Kino devait se déplacer avec une lenteur telle qu'il n'attirerait pas le regard du veilleur. Il lui fallut très longtemps pour arriver en bas et se cacher derrière un palmier nain. Son cœur tapait à grands coups dans sa poitrine et la sueur ruisselait sur son visage. Il se tapit et fit de longues et profondes inspirations pour se calmer.

Dix mètres à peine le séparaient maintenant de l'ennemi ; il essaya de se rappeler l'aspect du terrain. Y avait-il une pierre qui pourrait le faire trébucher dans son bond ? Il massa ses jambes pour prévenir les crampes et constata que ses muscles étaient durcis par la longue tension. Et soudain, il lança un coup d'œil anxieux vers l'est. La lune allait se lever dans quelques instants ; il lui fallait attaquer avant son apparition. Il distinguait la silhouette de la sentinelle mais les deux dormeurs étaient hors de sa vue. C'était la sentinelle que Kino devait atteindre, et atteindre vite et sans hésitation. Silencieusement, il fit passer le cordon de l'amulette par-dessus son épaule et défit le nœud qui retenait le manche de corne du grand couteau.

Mais c'était trop tard ; au moment où il se redressa, le bord argenté de la lune apparut sur l'horizon et Kino plongea à nouveau derrière le buisson.

C'était une vieille lune, tout ébréchée, à son dernier quartier, mais elle dardait une lumière dure et des ombres noires sur la crevasse. Kino put maintenant distinguer la sentinelle assise auprès de la mare, sur la petite grève. Elle regarda dans la direction de la lune, puis alluma une nouvelle cigarette et l'allumette illumina un instant son visage sombre. Il n'y avait plus d'attente possible. Lorsque le veilleur tournerait la tête, Kino devait bondir. Ses jambes étaient contractées comme des ressorts comprimés.

Et soudain, de tout en haut tomba un petit cri étouffé. Le guetteur tendit l'oreille, se leva, et l'un des dormeurs s'agitant sur le sol s'éveilla et demanda à voix contenue : « Qu'est-ce que c'est ? »

— Je ne sais pas, répondit le guetteur. On aurait dit un cri... presque un cri humain... comme celui d'un bébé. »

L'homme qui dormait répondit :

— On ne peut pas dire. Ça peut être une femelle de coyote avec sa portée. J'ai déjà entendu des petits coyotes. Ils crient comme des bébés.

La sueur roulait sur le front de Kino et tombait en gouttes brûlantes dans ses yeux. Le petit cri se fit de nouveau entendre et le guetteur fixa les yeux sur le flanc de la crevasse, en direction de la grotte noire.

— Coyote, peut-être bien, fit-il, et Kino entendit le claquement sec d'un fusil qu'on arme.

— Si c'est un coyote, ceci le fera taire, dit le veilleur en épaulant.

Kino avait déjà bondi quand le coup partit, et la déflagration l'éblouit presque. Le grand couteau fendit l'air et mordit avec un bruit net. Il pénétra dans le cou et profondément dans la poitrine, et maintenant Kino était devenu une machine terrible, implacable. Il pivota et assena sur le crâne de l'homme assis un coup qui le fit éclater comme une grenade. Se traînant de côté, à la manière d'un crabe, le troisième tenta de se sauver, glissa dans la mare puis se mit à grimper follement, à grimper le long de la falaise d'où l'eau ruisselait. Ses pieds et ses mains s'empêtrèrent dans le lacs de la vigne sauvage. Il gémissait et bredouillait dans sa fuite éperdue. Mais Kino, froid et meurtrier comme l'acier, rechargea le fusil d'un geste assuré, épaula, visa soigneusement et tira. Il vit l'ennemi retomber dans la mare et il entra à son tour dans l'eau. À la lueur de la lune, les yeux épouvantés et suppliants le fixaient ; alors, encore une fois, Kino tira – entre les deux yeux.

Et soudain, Kino s'immobilisa, indécis. Il se passait quelque chose. Une sorte de signal tentait d'alerter son cerveau. Les grenouilles d'arbres et les cigales s'étaient tues. Et tout à coup, son esprit brusquement délivré de la rouge obsession reconnut le son – le cri déchirant, sanglotant, hurlant, inhumain qui provenait de la petite grotte au flanc de la montagne rocheuse, le cri de la mort.

Tout le monde, à La Paz, se souvient du retour de la famille ; peut-être reste-t-il encore quelques anciens qui l'ont vu, mais ceux à qui les pères et les grands-pères l'ont raconté s'en souviennent aussi bien. C'est une histoire que tout le monde connaît.

C'est vers la fin d'un après-midi doré que les premiers gamins, courant comme des fous dans la ville, répandirent le bruit du retour de Kino et de Juana. Et chacun se précipita dehors pour les voir. À l'ouest, le soleil descendait vers les montagnes et les ombres s'allongeaient sur le sol. Et c'est peut-être cela qui causa une impression si profonde à ceux qui les virent.

Ils s'avançaient tous deux sur la route défoncée qui mène à la ville. Ils ne marchaient pas à la file, Kino devant et Juana derrière, comme il est d'usage, mais côte à côte. Le soleil se couchait derrière eux et leurs longues silhouettes s'allongeaient devant eux, de sorte qu'ils avaient l'air de porter deux tours d'ombre. Un fusil était couché sur le bras de Kino et Juana avait chargé son châle sur l'épaule comme un sac. Et dedans reposait un petit paquet mou et pesant. Le châle était tout raide de sang séché et le paquet se balançait légèrement à chaque pas. Le visage de Juana était dur, ridé,

tanné par la fatigue et par l'effort qu'elle faisait pour combattre cet épuisement. Et ses yeux élargis regardaient en dedans d'elle-même. Elle était aussi lointaine, aussi distante que le Paradis. Les lèvres de Kino étaient serrées, ses mâchoires contractées, et les gens disent qu'il portait la terreur sur lui, qu'il était aussi redoutable qu'un ouragan qui se lève. Les gens racontent qu'ils n'avaient plus rien d'humain, qu'ils avaient traversé la douleur et étaient ressortis sur l'autre versant, qu'une espèce d'aura magique les entourait. Et tous ceux qui s'étaient précipités pour les voir reculèrent pour les laisser passer sans oser leur dire un mot.

Kino et Juana traversèrent la ville, comme si elle n'avait pas existé. Leurs yeux ne regardèrent ni à droite, ni à gauche, ni autour, mais restèrent fixés droit devant eux. Ils marchaient d'un pas un peu raide, comme des poupées de bois animées, et ils transportaient autour d'eux une armature de colonnes de sombre peur. Et, lorsqu'ils traversèrent la ville de pierre et de ciment, les acheteurs de perles les épièrent derrière leurs fenêtres à barreaux, les domestiques collèrent l'œil à la fente des portes et les mères cachèrent le visage de leurs jeunes enfants dans leurs jupes. Côte à côte, Kino et Juana passèrent à travers la ville de pierre et de ciment, à travers leur village de huttes – et les voisins s'écartèrent pour leur faire place. Juan Tômas leva la main en signe de bienvenue, mais les mots ne sortirent pas de sa bouche, le geste amical ne s'acheva pas, et pendant un long moment il resta planté la main en l'air, déconcerté.

Dans les oreilles de Kino, le Chant de la Famille hurlait, farouchement. Kino était devenu invulnérable et dangereux, et son chant était maintenant un chant de combat. Ils passèrent devant le carré calciné qui avait été leur maison sans y jeter un regard. Ils franchirent les taillis bordant la grève et descendirent à travers la plage, descendirent jusqu'au rivage. Ils n'eurent même pas un regard pour leur pirogue défoncée.

Lorsqu'ils furent au bord de l'eau, ils s'arrêtèrent et regardèrent au loin, par-dessus le Golfe. Puis Kino déposa son fusil à terre, fouilla dans ses vêtements et, tout à coup, la perle apparut dans ses doigts. Il en scruta la surface et elle lui sembla grise et malsaine. Des visages maudits y apparurent, des visages qui le fixaient. Il y vit la lueur d'un coup de fusil. Il y vit l'œil suppliant de l'homme dans la mare. Il y vit Coyotito gisant dans la petite grotte, le crâne arraché par le coup de feu. Et la perle était affreuse, grise comme une excroissance maligne. Et Kino entendit alors la musique de la perle, dissonante et folle. Sa main tremblait légèrement lorsqu'il se tourna vers Juana pour la lui tendre. Debout à son côté, elle portait toujours son fardeau de mort sur l'épaule. Un instant, elle considéra la perle dans la main de Kino, puis le regardant bien droit dans les yeux, elle dit doucement :

— Non, toi...

Et Kino, levant le bras très haut, lança la perle de toute sa force. Kino et Juana la regardèrent décrire sa trajectoire clignotante et étincelante dans le soleil couchant. Ils virent au loin le petit éclaboussement et, côte à côte, ils contemplèrent longuement la place où elle s'était engloutie.

Et la perle descendit vers le fond, dans l'eau verte et douce. Les algues flottantes lui faisaient signe et la saluaient dans sa chute. À sa surface, les lumières jouaient, vertes et adorables. Elle se posa sur un fond sablonneux, parmi les herbes sous-marines aux aspects de fougères. Au-dessus d'elle, la surface de l'eau ressemblait à un miroir vert. Et la perle reposa sur le sol de la mer. Un crabe qui traînait au fond fit lever un petit nuage de sable ; quand il se fut dissipé, la perle avait disparu.

Et la musique de la perle s'estompa, ne fut plus qu'un murmure et se tut à jamais.